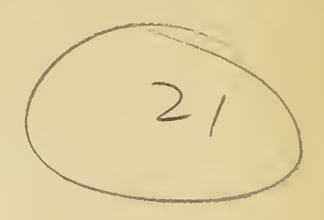

3 1761 08266043 2



L'INVITÉE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 janvier 1893.

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en 3 actes.

LES FOSSILES, pièce en 4 actes.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5184-2-93. — (Encre Lorilleux)

L'INVITÉE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

FRANÇOIS DE CUREL



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1893

PERSONNAGES

HUBERT DE GRÉCOURT . .	MM.	BOISSELOT.
HECTOR BAGADAIS		DIEUDONNÉ.
COMTE FRANZ DE TEPLITZ.		DELAUNAY.
ANNA DE GRÉCOURT	Mmes	PASCA.
THÉRÈSE		MARGUERITE CARON.
ALICE		YAHNE.
MARGUERITE DE RAON. . .		ORCELLE.

L'INVITÉE

ACTE PREMIER

Boudoir très élégant. Il y règne ce demi-jour sur lequel les femmes d'un certain âge comptent pour montrer l'ensemble encore survivant de leur beauté, sans laisser apercevoir les détails déjà fatigués.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, FRANZ.

L'appartement est vide. Un domestique introduit Franz. Le comte de Teplitz est un vieux beau d'environ cinquante-cinq ans. Tête de l'empereur d'Autriche. Il s'exprime avec des gestes mesurés et une courtoisie correcte. En même temps qu'il arrive par la droite, Anna entre par la gauche. C'est une femme de trente-huit ans, jolie, simplement mise avec goût. Franz lui baise les mains.

ANNA.

Bon! Vous arrivez bien!

FRANZ.

Voulez-vous dire à propos?

ANNA.

Tout le contraire.

FRANZ.

Décidément, nous parlons français aujourd'hui ?

ANNA.

Volontiers... Une langue si claire !

FRANZ.

Qui exprime la moitié du temps l'envers de ce qu'elle dit ?

ANNA.

Allons donc!

FRANZ.

Ma présence est donc bien importune?... En ce cas, je...

ANNA.

Non, restez... Au fait, ce sera piquant de me voir entre vous et lui.

FRANZ.

Qui, lui ?

ANNA.

Hector Bagadais.

FRANZ.

Connais pas.

ANNA.

Il est pourtant votre frère d'armes.

FRANZ.

Vous faites, sans doute, une allusion qui m'échappe.

ANNA.

Elle est obscure... Comment un vieux diplomate autrichien peut-il être frère d'armes d'un Français qui n'a, d'ailleurs jamais été militaire ? Problème!... Cependant, il

n'y a pas à dire, vous avez fait le siège d'une même citadelle.

FRANZ.

Laquelle ?

ANNA.

Moi... Vous avez l'air d'ignorer de quoi je parle...

FRANZ.

Ah! permettez!... Je me rappelle très bien, un hiver, avoir quitté Vienne pour courir après vous, bien que je fusse désigné pour faire danser l'archiduchesse Louise au bal de cour qui avait lieu le lendemain... Mais rien n'était capable de m'arrêter.

ANNA.

J'avais dix-huit ans, et vous?

FRANZ.

Trente-trois.

ANNA.

Seigneur! Combien vous devez maintenant hausser les épaules, vous l'homme correct, au souvenir de cette fugue!

FRANZ.

Mais non... La passion...

ANNA.

A vos yeux, la passion reste une excuse?... A qui donc se fier!... J'ose alors rappeler notre surprise quand nous vous avons vu paraître à Nice, ma mère et moi... Surprise, moi, je l'étais moins que ma mère... Le lendemain, vous demandiez ma main.

FRANZ.

Au lieu de faire danser l'archiduchesse Louise.

ANNA.

Et je refusais poliment.

FRANZ.

Ce qui me causait un chagrin mortel.

ANNA.

Mortellement ennuyeux, car, pendant quinze jours, vous m'avez assourdie de vos plaintes. Il a fallu, pour y mettre fin, l'annonce de mon mariage avec M. de Grécourt... Du coup, vous avez repris le chemin de Vienne.

FRANZ.

Pouvais-je assister ?...

ANNA.

Non... Mon bonheur avec M. de Grécourt a été mince, puisque nous nous sommes séparés au bout de quatre ans... Un pareil spectacle vous eût trop fait souffrir !...

FRANZ.

On ne prévoit pas comment tourneront les mariages... Rappelez-vous ma joie...

ANNA, riant.

De me voir malheureuse en ménage?

FRANZ.

Méchante !... Ma joie de votre retour à Vienne... Depuis lors je ne cesse de la manifester...

ANNA.

En vain... J'ai apporté de France une remarquable cruauté... car, je le reconnais, depuis seize ans vous m'entourez de soins qui finiront par être désintéressés, tant nos âges prêchent le renoncement...

FRANZ, *faisant la grimace.*

Nous parlions de ce monsieur Bagadais...

ANNA.

Nous en sommes tout près. Le jour même où vous demandiez ma main à Nice, il la demandait aussi et je la lui refusais comme à vous... Voilà l'histoire de votre frère d'armes.

FRANZ.

Il paraît s'être consolé plus vite.

ANNA.

Détrompez-vous... Il a fait meilleure mine à l'adversité, tout en se montrant d'une ténacité supérieure... A la sacristie, le jour de mon mariage, il m'a fourni le compliment le mieux tourné ; mon voyage de noces terminé, il m'est revenu, très assidu, comme si rien n'était changé. Je l'ai eu pour cavalier servant, de bonne humeur et résigné, pendant les quatre années qui se sont écoulées jusqu'à ma séparation... Rien ne le décourageait... La naissance de mes deux filles, qui aurait pu refroidir un moins beau zèle, laissait le sien inaltérable. Il a fallu pour en venir à bout l'effondrement de mon ménage. Là-bas une femme disponible devient sacrée.

FRANZ.

Oh ! ces Français !

ANNA.

N'en disons pas trop de mal ; ils disparaissent, mais ils reviennent. On leur reproche d'être une race de premier mouvement, aimable mais superficielle. On prétend qu'ils ne savent pas voyager, que hors de leurs frontières, rien n'existe... Eh bien, M. Bagadais vient de Paris à Vienne

exprès pour me voir, alors que depuis si longtemps loin de ses yeux, je pouvais me croire loin de son cœur.

FRANZ.

Vient-il exprès?... Qu'en savons-nous?... Peut-être profite-t-il d'un voyage d'agrément pour...

ANNA.

Y joindre une corvée !

FRANZ.

Mais non... Je ne dis pas cela...

ANNA.

Mais si, vous le dites !... Vilain métier de débiner un rival! Car, si ce n'est pas un rival, qu'êtes-vous tous deux?... Moi, je crois en lui... Tenez, écoutez sa lettre... (Elle fouille dans sa poche.) On n'est pas plus affectueux !... Non, je ne l'ai pas... C'est dommage, j'aurais eu du plaisir à vous la lire... Pauvre Hector !... Il y a bien longtemps que je ne pensais plus à lui, mais depuis que j'ai lu sa lettre, il ne me sort pas de la tête... Quelle journée !... Il me prévient qu'ayant des choses graves à me communiquer, des choses qu'on n'écrit pas, il se présentera chez moi aujourd'hui.

FRANZ.

Je vous trouve pâle.

ANNA.

N'est-ce pas?

FRANZ.

Vous avez mal dormi ?

ANNA.

Pas fermé l'œil !... L'inconnu frappe à ma porte : je suis sur le qui-vive, dressant l'oreille jour et nuit.

FRANZ.

Comme on connaît peu les gens !... J'étais à cent lieues de vous croire aussi impressionnable.

ANNA.

On a beau être insensible au point de rester sourde aux vœux que vous avez passé votre âge de raison à m'adresser, il n'en est pas moins vrai que je suis touchée de voir quelle extrême ardeur Hector met à se souvenir de moi.

FRANZ, soupirant.

L'heureux mortel !... Ah ! les absents n'ont pas toujours tort !...

ANNA.

Ils ont du moins une supériorité sur ceux qui nous tiennent compagnie : celle de ne pas observer de travers. Mon ami, ne soyez plus si crédule quand je m'amuserai à faire l'exaltée. Non, ma cervelle ne déménage pas à l'idée qu'Hector va paraître. Vous êtes un diplomate de grande expérience, c'est votre métier de lire dans les âmes. Constatez donc combien la mienne est calme.

FRANZ.

Vous êtes vraiment déconcertante... Je ne sais plus que penser de cette visite.

ANNA.

Imitez-moi, n'en pensez rien, car je n'entrevois absolument pas quelle est la grave affaire dont veut m'entretenir Hector... Une seule chose m'apparaît claire, c'est qu'il n'apporte pas à mes quarante printemps une nouvelle édition de ses aveux d'autrefois... Je sais, hélas ! ce que durent les affections... J'ai passé plus d'une heure pénible à le méditer. Croyez que cette nuit j'ai pu fermer l'œil...

(Elle se lève pour se regarder dans la glace.) Suis-je vraiment un peu pâle? Oui, plus qu'à l'ordinaire. Oh! n'y voyez pas un symptôme romanesque. Celui qui va venir m'a connue dans une crise douloureuse. Quelles que soient les banalités où il se renfermera, sa seule présence va me rappeler un temps d'épreuves, et je ne puis l'attendre sans émotion. Tout cela n'empêche pas que je le retrouve avec plaisir... Excellent ami! Il est à peu près de votre taille, mais plus mince, assez frêle même...

FRANZ.

Voici quelqu'un. (Hector entre.) Pas encore lui.

ANNA.

Si, c'est lui!... (A mi-voix.) mais alourdi!... (S'empressant à la rencontre d'Hector.) Quel bonheur!

FRANZ.

Bah! (A part.) Il n'est pas frêle du tout! Quant à elle, que croire?

SCÈNE II

ANNA, FRANZ, HECTOR.

ANNA, ramenant Hector.

Mon ancien, mon fidèle ami, ravie de vous voir!... Mais quelle surprise, hier, quand j'ai lu votre lettre!... Je me croyais bien oubliée. Quelquefois, je me disais: « Sait-il seulement encore que j'existe? »

FRANZ, à mi-voix, avec un sourire équivoque.

Que croire?

HECTOR.

Et toujours jeune, chère madame, jeune et charmante comme au temps jadis !

ANNA.

Prenez garde d'exagérer mes mérites passés devant ce témoin qui a bonne mémoire... Il faut que vous fassiez connaissance... Hector Bagadais... Comte Franz de Teplitz, un autre de mes bons amis...

Les deux hommes se saluent.

HECTOR, à Franz.

N'ai-je pas eu l'honneur de vous rencontrer, il y a quelque vingt ans, à Nice ?

FRANZ.

Je crois, monsieur, que vous faites erreur.

ANNA.

Mais non, c'est fort possible... M. de Teplitz est, en effet, venu à Nice il y a une vingtaine d'années. J'y étais.

HECTOR.

Parfaitement. J'y étais aussi.

FRANZ.

J'y étais, c'est vrai. Mais je ne me rappelle pas y avoir rencontré monsieur.

HECTOR.

Je vous ai souvent aperçu chez madame qui n'était pas encore mariée et habitait avec sa mère.

ANNA, riant.

C'est cela même ! Vous y veniez tous deux. Et pour le même motif, probablement... Que c'est loin ! Où sont mes songes d'alors ?

FRANZ, sentimental.

La plupart des miens vivent encore... Les sentiments ne changent pas forcément avec l'âge.

HECTOR.

Non, pas forcément... Ils suivent une pente naturelle qu'ils ont à ne pas rester les mêmes.

ANNA, souriant.

M. Bagadais tâche de nous faire croire que les Français sont capricieux... En politique, cela saute aux yeux, mais sur la question d'amitié, je ne les suppose pas plus fragiles que d'autres.

HECTOR, lui baisant la main.

Merci, chère madame, merci pour mes compatriotes ! (S'adressant à Franz.) En y réfléchissant, vous ne pouvez pas me reconnaître. Je suis un tout autre homme... En ce temps-là, j'avais des préoccupations de cœur qui me rendaient méconnaissable... Les grandes passions mangent et boivent mal.

ANNA.

Les Français ont de grandes qualités, mais ce sont d'incorrigibles bavards.

HECTOR.

J'explique pourquoi j'étais si gringalet.

FRANZ.

Depuis cette époque, vous avez bien repris.

HECTOR.

Mon père a vécu quatre-vingt-dix ans, et avec une constitution comme la mienne...

ANNA.

Moi qui ne vivrai pas cent ans, j'ai peur que ma courte existence ne suffise pas à la foule de questions dont je veux vous accabler.

FRANZ, s'incline devant Anna.

Permettez-moi, madame, de prendre congé.

ANNA.

Au revoir.

Elle lui serre la main.

FRANZ, à Hector.

Monsieur...

HECTOR.

Enchanté, monsieur, d'avoir refait votre connaissance.

Salut cérémonieux.

SCÈNE III

ANNA, HECTOR.

HECTOR, suit des yeux Franz qui sort.

Lourdaud, mais l'air d'un bon homme. Dire que j'ai eu envie de le tuer la première fois que je l'ai vu !

ANNA.

Je m'en apercevais bien, vous rouliez des yeux féroces dès qu'on m'approchait... Sans cela, je vous aurais peut-être épousé... Vrai, c'est la terreur d'avoir un mari jaloux qui m'a fait reculer... Vous avez eu de la chance !

HECTOR.

Et beaucoup de chagrin.

ANNA.

M. de Grécourt a été malheureux avec moi.

HECTOR.

C'est vrai... Mais quand on demande la main d'une jeune fille, on ne sait pas d'avance ce que sera son mari... J'étais si toqué de vous ! Hubert ne l'a sûrement pas été autant, j'ai assez tourné autour de votre ménage pour l'avoir observé comme il faut... Eh bien, Hubert n'était pas à son affaire... Avec moi, vous n'auriez pas eu la tentation de regarder çà et là. Il fallait m'épouser. C'était une occasion unique... Une femme n'est pas aimée deux fois de cette façon-là.

ANNA.

Grâce pour mes erreurs. Mon existence est bâclée, une croix dessus, et parlons de choses plus palpitantes. Depuis ma séparation et mon départ de France, je n'ai plus rien su... Pas une lettre, pas une visite... Que sont devenus mon mari, mes enfants ? Ayant repris ici mon nom de jeune fille, je ne me gênais pas pour interroger sur eux les attachés d'ambassade qui me faisaient danser. J'obtenais ainsi de vagues renseignements. Dites, que s'est-il passé après mon départ ? Vous, que jusque-là rien n'avait découragé, vous m'en avez donc bien voulu ? Cesser ainsi du jour au lendemain de me connaître !

HECTOR.

Votre mari a répandu le bruit que vous étiez folle. Je l'ai cru comme tout le monde, comme vos filles le croient encore...

ANNA, se lève.

En effet, Hubert avait imaginé de me faire passer pour folle... En le quittant, je suis allée m'enterrer vive à la campagne, en Hongrie, le temps d'être parfaitement oubliée. J'ai pu ensuite m'établir ici. Ma famille, qui est très bien posée à la cour, m'a aidée à faire peau neuve. Je me suis arrangé une existence tranquille, indépendante, mieux que je ne mérite... Ainsi, ma rupture n'a causé aucun scandale ?

HECTOR.

Pas l'ombre, puisque moi-même je ne me suis douté de rien. C'est seulement au bout de deux ans, qu'Hubert m'a raconté l'histoire de votre fuite avec un inconnu.

ANNA.

Vous avez été indigné?

HECTOR.

J'ai éprouvé... tant pis si je suis ridicule !... quelque chose comme une amère déception, mêlée de...

ANNA.

De ressentiment?...

HECTOR.

Ma foi, oui.. Je vous étais si attaché, depuis si longtemps...

ANNA.

Tromper mon mari avec vous n'aurait presque pas été une faute. Averti que je m'étais adressée ailleurs, vous avez trouvé la plaisanterie déplacée.

HECTOR.

Il n'y a pas de quoi rire... J'ai ressenti un découragement si profond que jamais je n'ai pensé à me créer un intérieur.

ANNA.

Je suis plus tentée de vous demander pardon que de rire. (Un silence.) Puisque mon mari vous confie ses malheurs, je vois que vous n'avez pas ralenti vos relations après mon départ.

HECTOR.

J'ai suivi un instinct qui me ramenait continuellement là où j'étais habitué à vous voir. Votre ombre m'y recevait. Vos petites filles l'évoquaient en appelant leur maman... Votre mari, après m'avoir dit qu'on vous avait conduite en Autriche pour y être enfermée, ne parlait jamais de vous; mais il y pensait, cela se voyait à un nuage qui passait dans son regard. Guetter ce nuage, c'était encore une manière de m'occuper de vous. Dans ma détresse, j'y trouvais une douceur.

ANNA, touchée.

C'est triste, mon cher ami.

HECTOR.

Peu à peu, vos fillettes ont moins réclamé leur maman, les regards se sont éclaircis; votre ombre, plus rarement évoquée, s'est doucement effacée. Mais j'ai continué à hanter la maison. Quoique délaissée par vous, elle ne me semblait pas déserte... Je m'étais tout bêtement attaché à Hubert et aux enfants.

ANNA sourit.

C'est donc une espèce de transfuge que j'ai devant moi.

HECTOR.

Non, mais un sincère allié des deux partis, brûlant de eur être utile à l'un et à l'autre.

ANNA.

Il est malaisé de m'être utile, car je ne souhaite rien...

Si, pourtant! Je réclame une description de mes filles... L'aînée avait quatre ans quand je lui ai dit adieu.

HECTOR, triomphant.

J'ai mieux à offrir qu'une description : voici leurs portraits...

Il tire deux photographies de son portefeuille. Anna s'en empare vivement et va les regarder au jour près de la fenêtre.

ANNA.

Elles sont jolies... et puis quelque chose de dégagé... De vraies petites Françaises. Voyons, je ne me trompe pas, celle-ci est bien Thérèse?

HECTOR, regardant.

Parfaitement, Thérèse, l'aînée... Vingt ans, de l'esprit comme un démon et crâne, allez!...

ANNA, continue l'examen des portraits.

Alice a l'air d'être très blonde.

HECTOR.

Comme les blés... Nature excessivement fine.

ANNA.

Des yeux si doux!... N'est-ce pas?

HECTOR.

Un regard de gazelle. La photographie en donne à peine idée.

ANNA, montrant les photographies.

C'est pour moi, j'espère?

HECTOR.

Oui, oui, certainement.

ANNA, les examine encore.

Vous me faites un gros plaisir.

HECTOR.

Attendez-vous à mieux.

ANNA, le regarde fixement.

Que voulez-vous dire?

HECTOR.

J'apporte un message de paix. Il ne tient qu'à vous d'embrasser vos filles.

ANNA, froidement.

Pas possible.

HECTOR, joyeux.

Si, Hubert m'envoie vous l'offrir.

ANNA, ironique.

Pourquoi cette générosité subite?

HECTOR.

Quelle espèce de vilaine méfiance avez-vous quand il n'y a qu'à être folle de joie?... Le temps ferme les blessures. Hubert n'a plus au fond du cœur assez de rancune pour éterniser votre brouille. Il pense que c'est une bonne œuvre de vous appeler près de vos filles. Allez les voir tant qu'il vous plaira, même chez lui... Soyez leur mère... Mon Dieu, je parle pourtant avec clarté, comment restez-vous glaciale devant cette bonne nouvelle?

ANNA.

Parce qu'elle ne m'apporte qu'une impression douloureuse. Quand il faudrait être folle de joie, comme vous dites, je

constate que rien ne tressaille dans mon cœur... j'éprouve l'angoisse que l'on ressent devant un paradis fermé...

HECTOR.

Pourquoi fermé?... Je ne comprends pas!...

ANNA.

Hélas! c'est pourtant simple!... Je n'ai pas envie de revoir mes filles!... Quand il a fallu les quitter, j'ai cruellement souffert, mais peu à peu je suis parvenue à l'indifférence. Vous racontiez à l'instant que les premiers jours mes filles réclamaient beaucoup leur maman, puis qu'elles ont tout doucement cessé d'y penser. Nous sommes quittes. Ou plutôt non! Mes filles, à l'heure qu'il est, se souviennent-elles seulement du chagrin qui a si peu troublé leurs jeux? Moi, devant le vide affreux de mon cœur, je mesure ce qui m'est à jamais refusé... Depuis longtemps je savais ce qu'il en coûte de supprimer en soi-même les sentiments que Dieu y a mis. On en souffre tant qu'on les garde et on reste inconsolable de les avoir perdus. Allez, mon égoïsme est exempt de sérénité. Rien ne m'attire en France, je ne vois aucune raison pour affronter une aventure pleine de périls nouveaux et je me résigne à demeurer ici avec des peines dont j'ai l'habitude. Voilà tout, et ce n'est pas bien gai.

HECTOR.

Comment, vous appelez ça une réponse!

ANNA.

Oui, et très nette. Dites à mon mari que je suis sensible à sa démarche. C'est une grande charité de me rendre mes enfants, mais je la refuse.

HECTOR, *affolé*.

Non, mille fois non!... Il est impossible que ce soit votre dernier mot.

ANNA.

Au fait, pourquoi cacher la vérité?... Promettez-moi seulement que ceci va rester entre nous.

HECTOR.

C'est entendu.

ANNA.

J'ai aimé passionnément mon mari : pendant mes premières années de mariage, je lui ai été attachée au delà de ce que vous pouvez imaginer.

HECTOR, *faisant la grimace.*

C'est curieux que je ne m'en sois pas douté.

ANNA.

Un jour, j'ai découvert qu'il entretenait une chanteuse de café-concert. Sur l'heure, dans une crise de rage aveugle, sans regarder derrière moi, je me suis sauvée, bien loin, à l'étranger, avec le seul désir de cacher mon désespoir. Jamais Hubert ne s'est douté du vrai motif de ma fuite. Suivant lui, je ne m'étais pas en allée seule, et, en me l'écrivant, il me priait, pour éviter tout scandale, de ne plus reparaître en France, où je passerais désormais pour folle. Je n'ai pas daigné répondre. J'acceptais tout. Mon cœur de mère subissait un affreux déchirement, mon orgueil se révoltait à l'idée d'être calomniée, mais la femme outragée ne voulait, à aucun prix, confesser son humiliation. Hubert était abandonné et se croyait trahi ; moi, la délaissée, je me laissais enlever et mon mari pleurait! Car il a pleuré, expiant ainsi les souffrances que je cachais à tous les regards. Voilà comment, sans procès, sans témoignages injurieux, je me suis rendue libre. Vous m'avez crue folle, c'est morte qu'on aurait dû dire : car je suis réellement morte pour eux.

HECTOR, absorbé.

Dire que vous n'avez pas trompé Hubert!... Ah! si on connaissait le dessous des cartes!

ANNA sourit.

Il y a des parties qu'on ne gagnerait jamais, mon ami... Ne regrettez pas de venir trop tard en Autriche, le voyage aurait raté comme celui-ci.

HECTOR.

Ah! celui-ci, nous verrons!... Je m'explique votre aversion pour Hubert, mais vos filles!...

ANNA.

D'abord, je ne déteste pas Hubert. La querelle est trop ancienne. Je crois même qu'il ne me serait pas insupportable de le voir... Mais lui, quel accueil me réserve-t-il? Dites-le-moi donc, vous! Serai-je traitée comme une coupable à laquelle on accorde un large pardon? Me recevra-t-il avec une dignité polie, me rendant par grâce une place à sa table? Peut-être, se persuadant ce qu'il a fait croire au public, me témoignera-t-il l'indulgente pitié qu'on doit aux folles? Ce pourrait être amusant à étudier, mais je ne m'en sens pas la patience.

HECTOR.

Permettez, il n'est question que de vos filles.

ANNA.

Je ne les connais pas mes filles, tandis que mon mari!... Non, je n'aurais pas la vertu de me laisser traiter en repentie...

HECTOR.

Vous direz simplement la vérité... Quelle importance maintenant...

ANNA.

L'importance ?... Vous êtes bon, vous !... En apprenant que j'ai été injustement punie, s'il tombe à mes genoux et me prie d'oublier.

HECTOR.

Ce sera très gentil et...

ANNA.

Ah ! mais non, je n'en veux pas... A mon âge, recommencer l'apprentissage d'une vie en partie double, merci !..

HECTOR.

Encore une fois, il n'est question que de vos filles !

ANNA.

Je leur porte l'intérêt qu'on a pour les enfants d'une amie malheureuse morte depuis longtemps... Mon mari, lui, s'il se met à me harceler...

HECTOR, impatienté.

Madame, il n'en a aucune envie... Je vous conseille d'aller là-bas, de dire hardiment à Hubert que vous n'avez jamais été coupable. Cela vous donnera le beau rôle, et soyez sans crainte au sujet des tracasseries.

ANNA.

Il ne me croira pas ?

HECTOR.

Si, parfaitement.... Mais sans l'ombre de désagréments pour vous.

ANNA.

Suis-je donc si ravagée ?

HECTOR.

Ah ! que non pas.

ANNA.

Tiens, je ne vous ai pas demandé comment il se porte ?

HECTOR.

Fort comme un Turc.

ANNA.

Ah !... Il aurait ?...

HECTOR.

Hein ?...

ANNA.

Je suis bonne de vous questionner... En quoi cela me regarde-t-il ?

HECTOR.

Cela vous regarde directement, au contraire... Questionnez, questionnez, je ne me ferai pas scrupule de répondre.

ANNA.

Répondez donc, car vous m'avez fort bien comprise.

HECTOR, toussant.

Hem !... Madame, vous savez trop bien la vie pour ne pas répondre vous-même.

ANNA.

Il a une liaison ?

HECTOR.

Il en avait une quand vous habitiez avec lui, est-il probable que depuis des années que vous êtes au loin, il s'en prive ?

ANNA.

Je n'ai jamais supposé qu'il vivait comme un anachorète... Mais il y a liaisons et liaisons... La sienne est donc sérieuse, pour que vous garantissiez mes quarante ans contre tout attentat?

HECTOR.

Une véritable chaîne.

ANNA.

Serait-ce?... Non, n'est-ce pas, ce n'est plus sa chanteuse de café-concert?

HECTOR, souriant.

Oh!... ne remontons pas au déluge... Non, non, c'est quelque chose de beaucoup plus relevé.

ANNA.

Ah! Est-ce que je la connais?... Dites-moi son nom?...

HECTOR.

Comme vous l'apprendriez tôt ou tard, je ne regarde pas à la nommer tout de suite. C'est madame de Raon, femme d'un M. de Raon qui est mort il y a sept ou huit ans.

ANNA.

Laissant mon mari légataire universel.

HECTOR.

Oh! je soupçonne qu'Hubert touchait des avances sur la succession.

ANNA.

Mais alors, c'est une liaison fossile!... Qui aurait cru mon mari capable d'une pareille constance?... Il faut que cette madame de Raon... Attendez donc!... N'est-ce pas une demoiselle de Mornex?

HECTOR.

Justement. Marguerite de Mornex. Elle s'est mariée depuis votre départ.

ANNA.

Autant que je me souviens, elle était pourtant assez ordinaire.

HECTOR.

Elle a gagné... C'est une femme très agréable.

ANNA.

Quel âge ?

HECTOR.

Environ trente-quatre.

ANNA, avec une grimace.

Eh, eh, qu'elle tâche de se bien conserver... (Réfléchissant.) Voilà une femme qui n'est plus de la première fraîcheur, dont mon mari est affublé depuis des années; il pourrait bien s'en fatiguer sous peu. C'est même à supposer... En tout cas, si j'allais chez lui, étant censée ne rien savoir, je craindrais de troubler la félicité de cette dame, chose qui répugne à mon bon cœur... C'est si facile à un mari de tromper sa maîtresse avec sa propre femme!... Décidément, vous aviez juré ma perte !

HECTOR.

Du tout... Je réponds de votre sûreté... Avant de parler, on s'informe... Un mari trompe aisément sa maîtresse avec sa femme, quand la maîtresse habite loin du toit conjugal. Ici, nous n'en sommes plus tout à fait là.

ANNA.

Comment, on risque de rencontrer madame de Raon chez mon mari ?

HECTOR.

Elle est très jeune de caractère, grande amie de vos filles... Cette aimable bande marche presque toujours au complet. Madame de Raon possède une installation, mais elle va souvent à demeure chez M. de Grécourt... aux bains de mer, aux eaux, à la campagne, partout où ça s'arrange... En ce moment même, elle est à la campagne, chez votre mari.

ANNA.

Et c'est dans cette société... mêlée, que vous aviez mission de m'attirer ?

HECTOR.

Ne prenez pas du mauvais côté l'invitation d'Hubert... Il n'a nulle envie de vous froisser.,. Son désir est de vous mettre en relations avec vos filles... Cela lui paraît humain et convenable. Il s'est renseigné d'une façon précise sur votre existence à Vienne. Elle n'a prêté à aucun soupçon, quoiqu'on vous ait beaucoup fait la cour.

ANNA, riant.

Témoin votre frère d'armes, le comte de Teplitz.

HECTOR.

Bref, votre mari pense que vous ne serez pas déplacée près de vos enfants.

ANNA.

Il m'a rendu suffisamment d'estime pour faire de moi l'institutrice de ses filles, auxquelles il donne sa maîtresse pour camarade.

HECTOR.

Faites de méchants mots, pourvu que vous cédiez.

ANNA.

Et pourquoi ne céderais-je pas?... Au premier abord, votre ambassade m'a laissée froide. Maintenant, grâce à vos bavardages, j'entrevois une amusante équipée. Nous partirons ensemble.

HECTOR.

O la bonne nouvelle!... Je cours télégraphier à Hubert.

ANNA.

Gardez-vous-en, ou je ne pars pas.

HECTOR.

Comment?

ANNA.

Je vous accompagne à une condition : c'est que nous tomberons chez eux à l'improviste. Vous dites qu'ils sont à la campagne avec madame de Raon. Eh bien, je me fais fête de tomber dans ce petit ménage placidement criminel. Avec mon caractère facile, pas de danger que je prenne les choses au tragique. J'arriverai, très bonne enfant, ne m'apercevant de rien, bête et gentille comme tout. Je rirai en dedans, ce qui ne fait rougir personne... Ce sera d'abord un grand émoi dans la fourmilière, puis bien vite l'apaisement et la reprise du train-train habituel. Alors, je songerai au retour après m'être offert à peu de frais un spectacle d'amateur.

HECTOR.

Tout cela va contrarier Hubert. Il comptait bien être prévenu à temps pour vous laisser une maison irréprochable.

ANNA.

Il voulait s'absenter, peut-être?

HECTOR.

Je le crois.

ANNA.

Avec madame de Raon?

HECTOR.

Pardi!

ANNA.

C'est bien ce qui me désobligerait!... L'excursion manquerait de sel si je ne voyais pas ma place occupée. On appelle cela une contemplation philosophique.

HECTOR.

Du diable si Hubert m'envoie vous proposer une contemplation philosophique! Il s'agissait de vos filles...

ANNA.

Et je pars pour mon mari!... Est-ce assez flatteur!... Vous trouvez moyen de m'envoyer au bout du monde voir comment il s'y prend pour être heureux sans moi. Car enfin, ma partie de plaisir la voilà! Ainsi, votre parole de ne pas lui envoyer le moindre signal.

HECTOR.

S'il faut la donner pour vous emmener...

ANNA.

Il le faut.

HECTOR.

Je la donne.

ANNA.

Affaire conclue. Demain matin, nous prenons l'express. Dînez-vous avec moi ce soir?

HECTOR.

Mille remerciements... Je ne connais pas Vienne, et n'ayant qu'une soirée pour visiter la ville...

ANNA, souriant.

Bien, bien, profitez-en... Je vous donne congé. Demain matin, à la gare, et tenez vos serments!

HECTOR.

C'est juré.

ANNA.

Que va penser le comte de Teplitz?

HECTOR.

Que je vous enlève.

ANNA.

Je voudrais voir sa tête!... Ah! tiens, un article du traité que j'oubliais : il est convenu que vous me ramenez dans quelques jours. Je n'aime pas voyager seule.

HECTOR.

Ravi de voyager avec vous, aller, retour, toujours...

ANNA.

On n'est pas plus aimable! A demain.

Il sort.

SCÈNE IV

ANNA, seule.

Stupide curiosité!... C'est misérable!... Compromettre ma paix intérieure si chèrement achetée!... Et pourquoi?... Je ne l'aime plus, ô certes non!... Qu'est-ce alors, cette rage d'aller autour de lui, en quête d'émotions?... Fasse le ciel qu'au dernier moment je change d'avis!

Elle se dirige vers sa chambre. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

A la campagne, chez M. de Grécourt. Grande galerie vitrée tapissée de plantes grimpantes. Mobilier rustique. Billard. Ouvrages de femmes. Livres ouverts sur les meubles. Pêle-mêle dans les coins, jeux de toutes sortes : volants, raquettes, filet de tennis, etc. Accrochés à un pendoir : chapeaux de jardin, imperméables, ombrelles, cannes à pêche, paniers à mettre des fleurs, etc. Tout le vitrage du fond est clair, et laisse apercevoir un beau parc traversé par une petite rivière qui serpente entre des bouleaux et des saules. Une porte placée au milieu du vitrage donne accès dans le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, ALICE.

Les deux jeunes filles reviennent du parc. En entrant elles accrochent leurs chapeaux de paille et déposent leurs ombrelles. Robes très simples de couleur claire.

THÉRÈSE se laisse tomber sur un siège.

A présent, nous n'avons qu'à nous tourner les pouces jusqu'au dîner.

ALICE.

Ah! ce n'est pas folichon ici!... L'an passé nous avions du moins le petit Persac. Il était drôle. Mais cette année, malgré d'aimables instances, il nous tient rigueur. C'est joliment ta faute!

2.

THÉRÈSE, *d'un ton détaché*

Bah! bah!

ALICE.

Si, ma bonne!... Pleure, s'il te reste des larmes, pleure une certaine nuit où nous l'avons emmené dans le parc. Nous étions à la lisière du bois quand une chouette s'est mise à crier. Tu pouvais à merveille te passer de te cramponner à lui avec les marques de la plus vive terreur, car nous entendons des hiboux tous les soirs sans y prendre garde... Mais tu as trouvé intéressant de te blottir contre lui... Depuis quelques jours ça marchait ferme entre vous deux. Tu n'avais qu'à l'attendre. Il a gagné un fameux refroidissement ce soir-là!

THÉRÈSE.

Je e conseille de parler moins haut... Il y a deux ans nous avions ici l'excellent Van Nervinde... Ce Hollandais n'est pas joli, joli... son esprit n'est pas un feu d'artifice, mais son cœur flambait pour toi, et comme il a des plantations grandes comme un département, je ne te trouvais pas à plaindre... Tu n'avais qu'à laisser son cœur exposé traîtreusement aux rayons de tes yeux... Te rappelles-tu cette promenade où Van Nervinde cheminait entre nous dans les prairies du grand étang?... Tout à coup, tu juges à propos de te tourner le pied, histoire de peser pendant une heure sur le bras de ton Hollandais... Ce que tu étais lourde!... Il suait à grosses gouttes et en a contracté une fière grippe cousine du refroidissement de Persac.

ALICE.

Nous n'avons évidemment pas de chance... Est-ce que des personnes agréables et qui font des frais tant qu'on veut, devraient rester ainsi sur le carreau?

THÉRÈSE.

Jusqu'à Hector qui s'est envolé et ne revient pas!

ALICE.

Peut-être est-il allé prendre femme?

THÉRÈSE.

Oh! cela ne le tourmente guère... Il en est à s'apercevoir que nous sommes des jeunes personnes très à point... C'est l'être le plus distrait que je connaisse.

ALICE.

En tout cas, il fait un voyage mystérieux... Papa sait où. Quand on en parle, il prend un air innocent.

THÉRÈSE.

Dis donc, est-ce assez sciant que papa veuille nous accompagner le mois prochain à Dieppe!

ALICE.

Sous tous les rapports il ferait mieux de rester ici.

THÉRÈSE.

Toujours sur nos talons!... Cela serait très bien si nous allions seules; mais comme Marguerite nous accompagne chaque été aux bains de mer ou aux eaux, papa devrait bien garder la maison.

ALICE.

Sans contredit... Ce n'est pas qu'il nous surveille beaucoup, ce pauvre père...

THÉRÈSE, regardant au travers du vitrage.

Tiens, vois-le là-bas qui pêche à la ligne sous ce bouquet d'aulnes, au tournant de la rivière... Sûrement il n'a pas la mine d'un tyran.

ALICE.

C'est égal... sa présence nous fait du tort... On trouve la caravane trop complète.

THÉRÈSE.

Réellement, Marguerite devrait loger dans un autre hôtel.

ALICE.

Dans le même hôtel, passe encore, mais porte à porte!... Se figurent-ils que le public est aveugle?

THÉRÈSE.

Si papa l'était seulement!... il ne garderait pas Marguerite à vue. Tu ne t'es pas aperçue qu'il est un peu jaloux, le cher homme?

ALICE.

Chut! Quand Noé était ivre, ses enfants faisaient un péché en ne le croyant pas à jeun... L'Écriture le dit...

THÉRÈSE.

Je dis, moi, que nous sommes suffisamment malheureuses d'avoir contre nous la folie de maman, sans être encore compromises par le sans-gêne de papa.

On voit Marguerite arriver du parc.

ALICE.

Tais-toi, voici Marguerite.

THÉRÈSE.

Je la croyais établie pour toute la journée au bord de la rivière.

SCÈNE II

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE porte un pliant qu'elle dépose dans un coin, jette un livre sur une table, et ôte son chapeau.

Que complotez-vous ?

THÉRÈSE.

D'empêcher papa de nous escorter à Dieppe... Nous désirons voler de nos propres ailes.

MARGUERITE.

Grand Dieu, n'êtes-vous pas assez libres ?

THÉRÈSE.

Il y a liberté et liberté.

ALICE.

Venez-nous en aide. Nous comptons sur votre influence.

MARGUERITE.

Elle est nulle...

THÉRÈSE.

O la bonne blague !

MARGUERITE.

Du moins, sous ce rapport.

ALICE.

C'est dommage !... Ce serait si mignon de partir comme

trois sœurs, de loger sous la même clef, d'avoir les coudées franches.

MARGUERITE.

Oh ! quant à cela, nous n'habitons jamais bien loin les unes des autres.

THÉRÈSE.

Trop près ou trop loin, pas de milieu.

MARGUERITE.

Plait-il?

ALICE.

Thérèse disait à l'instant que ce n'est pas la même chose d'aller seules avec vous, ou sous la surveillance de papa. Lui présent, vous prenez tout de suite dix ans de plus, et dame, nous. aimons mieux vous traiter en camarade, que vous appeler notre ancienne.

MARGUERITE, riant.

Pour moi, je me résignerais à vous appeler mes anciennes; mais vous resterez mes cadettes, j'en ai peur.

Elle va pour sortir.

ALICE.

Où allez-vous?

MARGUERITE.

Faire la sieste. A plus tard...

Elle sort.

SCÈNE III

THÉRÈSE, ALICE.

THÉRÈSE, riant.

As-tu vu comme je lui ai fait dresser l'oreille, à notre veuve inconsolée?

ALICE.

Heureusement j'ai paré le coup. Je t'en prie, ne recommence pas. Nous l'aimons bien, elle nous traite gentiment, ce serait absurde de troubler la bonne harmonie pour le petit plaisir de l'aguicher.

THÉRÈSE.

Quelle taquinerie me reproches-tu, puisque nous avons des raisons sérieuses d'être mécontentes?

ALICE.

Va, ma pauvre Thérèse, quand tu parviendrais à convertir Marguerite, le plus important resterait à faire : nous convertir nous-mêmes.

THÉRÈSE.

Je ne me sens pas l'âme si noire!...

ALICE.

Au fond, que sommes-nous? Deux orphelines mal élevées, pas dirigées, le cœur sur la main, la parole prompte, l'imagination fertile...

THÉRÈSE.

Portrait flatteur!...

ALICE.

Ressemblance garantie, hélas!... Grillant de nous marier, livrées à nos seules lumières, nous avons adopté un procédé déplorable. Attirer les jeunes gens à force d'originalité... Les attirer, ça réussit... Les retenir, c'est différent... Ils flânent autour de nous comme devant une parade de la foire; quant à entrer dans la baraque, serviteurs!... Nous sommes trop amusantes!

THÉRÈSE.

D'après toi, si nous étions ennuyeuses, on se disputerait nos mains ?

ALICE.

Qui sait?... On dirait : A la bonne heure, celles-là ne sont pas folles comme leur mère.

THÉRÈSE.

C'est terrible, cette parole partout et toujours en travers de notre avenir.

ALICE.

Raison de plus pour y moins donner prétexte.

THÉRÈSE.

Maintenant nous sommes jugées. A moins d'un miracle, nos charmes resteront sans pouvoir, comme disaient nos aïeux en voyant se faner nos grand'mères.

ALICE, riant.

Et encore, nos grand'mères avaient-elles d'enviables raisons pour se faner. (Écoutant.) Tiens, une voiture qui grince sur le sable, dans la cour.

THÉRÈSE.

Tu rêves... Nous n'attendons personne... Les dix pelés et quatre tondus que nous avons pour voisins ont déjeuné ici hier... En voilà pour trois jours avant de voir le plus zélé.

ALICE.

Je t'assure que quelqu'un débarque. (Elle entr'ouvre une porte à droite et recule stupéfaite.) Hector!

THÉRÈSE.

Il n'y a pas de quoi tomber à la renverse. Allons lui dire bonjour.

ALICE, à mi-voix.

C'est qu'il n'est pas seul... Oh! les pressentiments!... Je disais qu'il était peut-être allé prendre femme!

SCÈNE IV

THÉRÈSE, ALICE, ANNA, HECTOR.

Hector accompagne Anna. Celle-ci, d'un regard, inspecte d'abord l'appartement. Après avoir constaté l'absence de son mari, elle examine curieusement ses filles.

HECTOR.

Bonjour, fillettes!... On ne demande pas comment vous allez : quelles mines florissantes! J'amène une vieille amie de la famille. Elle vient de loin pour vous connaître.

ALICE et THÉRÈSE tendent successivement la main à Anna, en disant

Bonjour, madame.

Un silence.

HECTOR, après avoir vainement attendu la réponse d'Anna.

Votre père est sorti?

THÉRÈSE.

Il est à la pêche. (Le montrant du geste.) On le voit d'ici... (Anna passe devant Hector et s'approche vivement du vitrage. Thérèse la suit et complaisamment la renseigne.) Regardez là-bas ce point blanc qui s'agite au bord de la rivière, c'est son chapeau... contre la touffe de saules d'un vert plus foncé que les autres.

ANNA.

Je vois maintenant... Il faut savoir que c'est lui.

THÉRÈSE.

Je vais le faire chercher... Avant dix minutes...

ANNA l'interrompt vivement.

Non surtout pas!... Je serais désolée de le déranger; d'autant que, c'est vrai, je viens de loin pour vous connaître, et le temps que nous passerons ensemble ne sera pas perdu; le mien, du moins, car je dispose bien légèrement du vôtre.

ALICE.

Oh! madame, nous en avons à revendre, en particulier aujourd'hui.

ANNA.

Vous n'avez pas de monde à demeure?

THÉRÈSE.

Rien qu'une amie, madame de Raon; mais ça ne compte pas. Elle est pour ainsi dire de la maison.

ALICE, à Anna.

Vous offrirai-je de vous conduire dans votre chambre?

ANNA.

Bien volontiers... (A Thérèse.) J'espère, mademoiselle, vous retrouver dans un instant.

THÉRÈSE.

Certainement, madame.

SCÈNE V

THÉRÈSE, HECTOR.

THÉRÈSE.

Essayez désormais de m'appeler tête de linotte, vous serez bien reçu!.. A-t-on idée d'un étourdi pareil!... Une amie de la famille, est-ce un nom, cela?

HECTOR.

Ce n'est pas étourderie...

THÉRÈSE.

Exprès, alors?... Nous disions que votre voyage était mystérieux. Je crois bien qu'il l'est, puisque vous en ramenez une dame innommable. Pourquoi l'est-elle?

HECTOR.

Quand il lui plaira de se faire connaître, vous le saurez.

THÉRÈSE.

Elle est d'allures bizarres, votre dame... A peine polie... Tantôt distraite, tantôt nous examinant comme un agent de la sûreté... Et sa façon d'aller se coller à la vitre pour contempler papa qui fait le gros dos sur sa ligne !... Pas de faux-fuyants, Hector, je veux savoir qui c'est...

HECTOR, souriant.

Rien que cela!

THÉRÈSE.

Et tout de suite, encore !

HECTOR.

Soyez obéie... Mon enfant, vous me traitez souvent de vieux grognon, parce que je ne m'extasie pas sur vos excentricités. Je suis pourtant votre sincère ami, et voici l'occasion de le prouver. En nommant cette personne, malgré sa défense, je vous rends peut-être le plus grand service que vous puissiez espérer.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, vous débutez comme quand on offre à un enfant des étrennes utiles. Je regrette presque ma question.

HECTOR.

Ne parlez pas ainsi. Ma réponse aura une influence énorme sur votre vie.

THÉRÈSE.

Faites-la donc, car ma vie ne peut que gagner au change.

HECTOR.

Préparez-vous à une grosse émotion.

THÉRÈSE.

Si je n'y suis pas prête après vos préambules!...

HECTOR.

La personne qui m'accompagne est votre mère.

THÉRÈSE, effrayée.

Non?... Libre?...

HECTOR.

Comment, libre?

THÉRÈSE.

Guérie, alors?

HECTOR.

De sa folie!... Absolument... Pas la moindre trace.

THÉRÈSE.

N'importe, ses yeux ont une expression...

HECTOR.

De femme qui revoit son mari et ses enfants après vingt ans d'absence. Elle n'a jamais été folle.

THÉRÈSE.

Ainsi, on nous trompait?

HECTOR.

Oui. Vos parents n'ont pas vécu heureux ensemble; ils se sont séparés. Votre mère était Autrichienne, elle est retournée dans son pays. On a fait comme on a pu pour couper court aux bavardages.

THÉRÈSE.

Et voilà mes parents réconciliés?

HECTOR.

Oui.

THÉRÈSE.

Bien sûr?

HECTOR.

Pourquoi ce doute?

THÉRÈSE.

Ah! c'est assez que je l'exprime!

HECTOR, *lui prenant la main.*

Ma pauvre enfant!

THÉRÈSE.

Je ne dis pas cela pour vous attendrir... Voilà donc mes parents en présence, et après?

HECTOR.

Après, c'est l'inconnu... L'existence de votre mère a toujours été parfaitement honorable, soyez-en certaine, mais il y a entre vos parents de graves malentendus. Dès la première rencontre, il peut y avoir des froissements tels que votre mère, emportée comme je la connais, quitte la maison sur-le-champ. Si ce que je redoute arrive, elle est capable de disparaître sans dire à ses filles le mot que j'espère. Et voilà de quoi je vous avertis.

THÉRÈSE.

Je comprends... Merci, Hector... Vous vous conduisez en ami... Elle ne partira pas sans avoir trouvé à qui parler.

HECTOR.

Allons, à défaut d'attendrissement dans ce petit cœur, il y a un grain de bon sens dans cette cervelle.

THÉRÈSE.

Vous m'en voulez un peu de ne pas mettre en branle tout le tra-la-la du sentiment. Mais soyons de bon compte. Est-ce que je connais ma mère ?... Tout ce qu'on peut exiger de moi, c'est que j'éprouve le vif désir de m'attacher à elle... Oh ! cela, oui !... Et l'attacher à nous ! Voilà surtout ce qu'il faudrait ! Si seulement nous trouvions moyen de la retenir... Je vais y réfléchir de toute mon âme.

HECTOR.

Le meilleur moyen serait de l'aimer et de le lui dire.

THÉRÈSE.

Serait-il bien efficace ?... Son cœur n'a pas l'air beaucoup plus préoccupé de nous que le nôtre n'est rempli d'elle... Et puis, c'est singulier, s'il s'agissait, pour conquérir un mari, de lui jouer une petite comédie sentimentale, je m'en sens bien capable. A ma mère, j'hésiterais davantage.

HECTOR, ironique, à part.

O forces des préjugés !

Alice et Anna rentrent.

THÉRÈSE.

Avant tout, il faut conférer avec Alice.

SCÈNE VI

Les Mêmes, ALICE, ANNA.

ANNA, à Hector

Mademoiselle Alice a fait une découverte surprenante.

HECTOR.

Bah !

ANNA.

J'ai la bosse de la maternité.

ALICE.

Incontestablement. En cinq minutes, madame a trouvé moyen, par mille petits détours, de me faire raconter tant d'histoires, depuis des aventures de poupées jusqu'à nos débuts dans le monde et au delà, que j'en suis hors d'haleine. Le plus étonnant, c'est que je me sois laissée si docilement confesser. Pour m'apprivoiser à ce point, il faut des aptitudes toutes spéciales.

ANNA, riant.

La bosse de la maternité, par exemple !... Là-dessus, nous sommes tombées d'accord.

ALICE.

Et madame gémit de n'avoir pas d'enfants sur qui exercer son talent.

Thérèse gesticule pour attirer l'attention de sa sœur qui finit par s'en apercevoir.

HECTOR, bas, à Anna.

(Thérèse et Alice se rejoignent.) Comment les trouvez-vous?

ANNA.

Gentilles.

HECTOR.

Un bon mouvement... Dites-leur qui vous êtes.

De la tête Anna refuse, et l'entretien se poursuit à voix basse.

THÉRÈSE, bas, à sa sœur.

Sortons, j'ai à te parler... Tu as fait une découverte, j'en ai fait une autre... Une chose gigantesque!

ALICE.

Allons.

THÉRÈSE, à Anna.

Madame, permettez-nous d'aller préparer le goûter.

ANNA, à Thérèse.

N'oubliez pas, mademoiselle, qu'il nous reste à faire connaissance.

THÉRÈSE.

Je reviens.

SCÈNE VII

HECTOR, ANNA.

ANNA, les suivant des yeux.

Cette petite Alice a beaucoup de moi quand j'avais son âge... Plus communicative, cependant... C'est son pays qui

le veut... (Passant soudain à une autre idée, elle se dirige rapidement vers le vitrage du fond et regarde dans le parc, se retournant pour envoyer ses réflexions à Hector.) Est-ce qu'il pêche toujours au même endroit?... Non, il a disparu... Quand mes filles m'ont dit, à peine entrée : « Il est là, vous n'avez qu'à regarder pour le voir... » Ça m'a presque bouleversée... Était-ce visible?

HECTOR.

Pas trop, à moins de savoir.

ANNA, toujours en train de scruter le parc.

J'ai beau chercher, plus de mari... Peut-être est-il en chemin pour rentrer.

HECTOR.

Rien d'impossible.

ANNA, quittant son poste d'observation.

Eh bien! qu'il vienne. Tant que je ne l'aurai pas vu, je serai mal à l'aise pour observer, et ma curiosité a tant de pâture dans cette maison! En somme, je suis assez contente! Vous allez voir; j'aurai une belle attitude. La faible créature d'autrefois ne montrera pas le bout de l'oreille... Au moins, j'espère que mon mari s'abstiendra de faire allusion à ma prétendue faute... Voilà qui gâterait tout... Je me suis laissé calomnier pour en finir rapidement avec une existence qui me pesait, mais, à présent, il me serait intolérable d'écouter la légende de mon enlèvement. Le mieux serait un oubli discret.

HECTOR.

Il sait vivre.

ANNA.

Et doit être porté à la modération puisque Marguerite est ici. L'avez-vous vue?

HECTOR.

Elle ?... Pas encore.

ANNA.

Alice m'en a parlé très simplement et avec amitié. Pourtant j'ai cru la voir rougir. Hubert est impardonnable d'obliger ses filles à un pareil mensonge... De loin, je ne l'avais pas senti aussi vivement... Oui, c'est odieux.

HECTOR.

Les pauvres petites sont à plaindre.

ANNA.

O les lambines !... Je voudrais les faire causer encore avant qu'Hubert rentre. Tout à l'heure il faudra m'escrimer contre lui, et si l'entretien tourne à l'aigre, partir sans connaître un peu mieux mes filles. Je le regretterais.

SCÈNE VIII

HECTOR, ANNA, HUBERT.

Entre Hubert, petit homme poivre et sel, bedonnant et quelconque. Tenue très débraillée. Il porte d'une main ses ustensiles de pêche. De l'autre, un superbe poisson suspendu par les ouïes à un brin d'osier.

HUBERT, stupéfait devant sa femme.

Vous !

ANNA.

Moi-même.

Elle lui tend la main.

HUBERT.

Excusez... j'ai les mains gluantes... Permettez que j'emporte ce poisson à la cuisine... et puis j'irai...

Il fait mine de se rajuster.

ANNA.

Faire un bout de toilette... Inutile... Je suis ravie de vous surprendre en négligé... Déposez cet animal et revenez vite.

HUBERT.

C'est cela.

Il sort.

SCÈNE IX

ANNA, HECTOR.

ANNA.

O mon ami, qu'il est changé!... Quel magot!...

HECTOR.

Dame, les années passent!

ANNA.

Et les souvenirs restent!... Dire qu'en venant ici j'avais peur, oui, peur!... Ce que je suis courageuse à présent!..

HECTOR.

Ainsi, lorsqu'il a ouvert la porte...

ANNA.

J'ai manqué lui éclater de rire au nez... Ma première pensée a été que j'avais tort de ne pas le tromper quand je pouvais... Quelle horreur, n'est-ce pas?

HECTOR, avec conviction.

Mais non... Il fallait... je partage vos regrets.

ANNA, étonnée.

Vous ?... (Riant.) Ah pardon, j'étais distraite!... Maintenant ma visite devient très drôle... Avez-vous remarqué sa consternation en m'apercevant ?... Si je mettais le comble à sa déroute en affectant d'être tout de suite installée comme chez moi, pleine d'amabilité pour lui et de confiance dans l'avenir.

HECTOR.

Il ferait une tête !... N'en ayez aucun doute.

ANNA.

A merveille !... Il m'a jadis si peu prise au sérieux, c'est bien le moins que je le lui rende... Et puis, au fond, je serais trop triste si je n'exagérais pas ma gaîté... Car, pour un rien, je fondrais en larmes... Se dire : « Voilà l'être ridicule pour lequel j'ai été extraordinairement malheureuse !... »

SCÈNE X

ANNA, HUBERT.

HUBERT, à Anna.

Me voici, puisque vous m'acceptez tel quel.

HECTOR.

Ma mission est remplie.

Il s'esquive. Un silence.

ANNA.

Vous m'avez priée de venir, je ne me suis pas fait attendre.

HUBERT, très gourmé.

Merci !... je ne comptais pas être exaucé si vite...

ANNA.

Pourquoi tant de cérémonies entre vieilles connaissances et même vieux époux, affirment d'anciennes chroniques?... (Un silence.) Comment me trouvez-vous?

HUBERT.

Hein?... Je ne saisis pas...

ANNA.

Changée?...

HUBERT.

Mais... je ne sais... Je vous ai reconnue du premier coup d'œil.

ANNA, satisfaite.

Ah! ah!... Alors l'impression n'est pas trop mauvaise?

HUBERT.

Si vous cherchez un compliment...

ANNA.

Pourquoi pas? J'ai besoin qu'on m'encourage.

HUBERT.

Vous ne semblez pas en peine.

ANNA.

Je suis hésitante.

HUBERT.

Il faut l'entendre pour le croire.

ANNA.

Croyez-le... Il me reste une incertitude sur les motifs qui vous déterminent à m'ouvrir cette maison.

HUBERT.

Hector était chargé cependant...

ANNA.

Je n'ai rien voulu entendre... On m'appelle, j'accours... Un pareil empressement n'est-il pas louable?

HUBERT.

Sans doute... Pour les commissions difficiles, un ami commun a tout de même du bon.

ANNA.

Ce n'est pas ma méthode... Nous avons quelque peu vécu l'un et l'autre, assez pour ne pas témoigner trop de surprise devant les propositions bizarres, ni trop de dépit devant les solutions imprévues... Quand on est ainsi, c'est un plaisir de délibérer ensemble.

HUBERT.

Chacun son goût!... Moi, je suis moins curieux... Hector vous portait un message très net: il est impardonnable de s'être tenu dans le vague... Vous avez vu vos filles?

ANNA.

Ne parlons pas d'elles. Qu'il ne soit question, en ce moment, que de nous... Me voici ramenée au bercail, ravie d'y être, pleine de bonne volonté. Comment la témoigner? C'est la seule chose qui m'embarrasse. Jusqu'à quel point dois-je être reconnaissante? Éclairez-moi.

HUBERT.

Que diable!... Vous avez une façon de poser les questions qui les embrouille! Laissez-moi donc aller trouver Hector.

ANNA.

Pour le renvoyer comme ambassadeur?... Nous nous en passerons bien. Tout à l'heure je voulais être encouragée, maintenant vous semblez un peu gêné et cela suffit pour me mettre à l'aise... Qu'est-ce qui vous trouble?... Que je m'informe jusqu'où doit aller ma reconnaissance? Vous craignez qu'elle ne soit exagérée, n'est-ce pas?

HUBERT.

Je veux être traité suivant mes mérites.

ANNA.

Mettons que je suis venue serrer la main, non d'un vieil époux, mais d'une ancienne connaissance... Ce n'est pas trop exalter vos mérites, je suppose?... (Signe satisfait d'Hubert.) Bien. Sur ce pied-là on peut parfaitement causer, sans Hector. A présent je sais à quoi m'en tenir. Vous avez eu la généreuse pensée de me rendre une partie de ma famille, j'allais dire la meilleure, mais puisque vous ne voulez pas en être, je me mords la langue.

HUBERT.

Je me suis dit: « Voilà des années qu'elle est absente, qu'elle n'a pas vu les petites, l'heure est venue de sortir d'un isolement trop austère. »

ANNA.

Il n'était ni trop profond, ni trop austère... N'exagérons pas ma vertu... A Vienne j'ai été très mondaine, on m'a beaucoup fêtée, et tous mes efforts ont tendu à faire péni-

tence le sourire aux lèvres... Je hais le repentir larmoyant... Car, entre parenthèses, je suis repentante. Acceptez mes regrets de vous avoir donné jadis de graves sujets de plainte. Mon Dieu, voyez comme de se trouver en présence des gens amène d'inexplicables revirements. Ce matin, il me semblait que si vous hasardiez la moindre allusion à nos funestes dissentiments, je vous arracherais les yeux... Me voilà maintenant d'humeur à en parler la première et sans fiel. Ne trouvez-vous pas qu'après des années les choses qui paraissaient énormes, se rapetissent à être des taupinières devant lesquelles on est confus d'avoir eu le vertige ?

HUBERT.

Vous avez le repentir conciliant.

ANNA.

Exigez-vous qu'il se produise revêtu d'un cilice ?... Non, la férocité n'est pas votre défaut... D'ailleurs, on respire sous ce toit un air si calme, tellement imprégné du parfum de la vie de famille, qu'on se figure le maître de la maison content de son sort, entouré de toutes les affections enviables, et trop juste pour reprocher aux autres la sérénité qu'il a lui-même en partage.

HUBERT, *embarrassé.*

Très agréablement raisonné.

ANNA.

Puisque la conversation roule sur votre foyer, permettez-moi, mon ami, de vous complimenter sur vos filles qui sont ravissantes.

HUBERT, *affable.*

L'honneur en revient à vous autant qu'à moi.

ANNA.

Oh! elles sont si peu miennes!... Leur éducation est votre œuvre, vous les avez formées. De mauvaises langues de femmes prétendent que les hommes sont incapables d'élever les jeunes personnes... Vous faites une brillante exception.

HUBERT.

Eh non, c'est ce qui vous trompe!... Voilà où le bât me blesse!... Nos filles sont jolies, spirituelles, remplies de droiture, mais horriblement mal élevées.

ANNA.

Vous m'étonnez!

HUBERT.

Le tableau n'est malheureusement pas chargé... Je suis un père faible, aveugle, inexpérimenté, ce dont nos enfants pâtissent... Les pauvres petites ont fait un tas de folies, se sont compromises, ont gâté un bel avenir, et je ne sais comment les marier.

ANNA.

Elles ont de la fortune...

HUBERT.

Peuh! Je n'ai pas amélioré leurs dots.

ANNA.

Tant pis... Mais enfin, que la question d'argent ne vous tracasse pas outre mesure... J'ai tant bien que mal administré mon petit avoir et j'apporterai mon obole.

HUBERT, avec élan.

Vous serez notre Providence!... Les dots, c'est quelque chose, mais il faudrait surtout une direction plus ferme... Si nos filles ont le bonheur d'être désirées par vous, je suis

prêt à m'en séparer aussi souvent et longtemps qu'il vous plaira.

ANNA.

Me les confier!... C'est un honneur dont je suis parfaitement indigne.

HUBERT.

Allons donc!... N'ai-je pas pris mes renseignements?... Je sais combien, pendant votre exil, vous avez été une femme respectable, et suis certain de mettre mes filles en bonnes mains.

ANNA.

Comprenons-nous... Je partage la conviction que chez moi elles seraient pour le moins aussi convenablement placées qu'ici... Mais je ne me sens pas de force à les prendre... Vous me rendez justice en m'appelant une femme respectable... C'est un titre auquel j'ai droit, ou peu s'en faut; faites-moi seulement la grâce de songer aux luttes qu'il m'a fallu soutenir pour le garder.

HUBERT.

Je ne doute pas qu'avec votre beauté...

ANNA.

Laissons ma beauté... je parle de combats contre moi-même... A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est son propre cœur... J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchants qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer... L'apaisant avec d'arides coquetteries, comme on trompe la soif dans le désert, avec de petits cailloux... L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur ! Actuellement il n'y reste plus une fibre aimante... C'est un jardin transformé en cour pier-

reuse sans un coin de verdure. A force d'y persécuter l'ivraie, le bon grain n'y peut plus pousser... Le bon grain serait de chérir mes filles...

HUBERT.

Est-ce vous que j'entends? Leur mère!

ANNA.

Dieu sait quel épouvantable désespoir j'ai ressenti en les quittant... J'ai passé des années à couper un à un les fils qui me rattachaient au bonheur perdu, et chaque lien brisé m'a coûté des torrents de larmes! N'y a-t-il pas quelque audace, maintenant qu'à force de tortures j'ai conquis la paix, à m'offrir une maternité qui promet des fruits amers... Vous avez eu autour du cou les petits bras de vos bébés qui bégayaient à votre oreille leurs gentilles bêtises, chaque jour allongeait d'un anneau cette longue chaînes d'impressions douces dont est faite la tendresse des parents... Chérissez vos filles, vous y êtes plus exercé que moi...

HUBERT.

Je ne m'attendais pas à cette résistance... car enfin, si rien au monde ne vous inspire d'affection, que cherchez vous ici?

ANNA.

Ce qui n'y est plus! Il y a bel âge que les vivants me paraissent inoffensifs, mais je gardais la terreur des fantômes. (Fixant sur lui un regard plein d'ironie.) M'en voici délivrée! Je suis dans leur repaire, et c'est moi qui leur fais peur, car ils ne se montrent pas. Grâce à vous, je partirai guérie de la maladie du souvenir, la plus cruelle de toutes.

HUBERT.

J'en suis fort aise, mais, en attendant, vous ne venez pas à mon aide.

ANNA.

En enlevant vos filles?... Quand je m'en sentirais le courage, ce serait vous faire le plus grand tort. Parions que vous avez, pour me les confier, une raison autre que celle de perfectionner leur éducation?

HUBERT.

Oh! par exemple!

ANNA, souriant.

Je vous ai si bien connu, il en reste quelque chose!... Oui, vous avez une mauvaise raison. Gardez-vous de me la dire, vous en avez envie et ce serait une bévue... N'éloignez pas vos enfants; elles vous protègent contre les entraînements trop énormes et quant aux autres, vous y êtes condamné à perpétuité.

HUBERT, perdant patience.

Dites donc, il me semble qu'en fait d'entraînements vous pourriez montrer plus d'indulgence. Inutile de tant songer à mes affaires. Vous venez d'avouer que rien ne vous intéresse plus.

ANNA.

Ne me faites pas pire que je ne suis. Mon cœur est incapable de dévouement, mais son indolence lui permet de s'intéresser aux gens... Je goûte parmi vous une sensation fine qui m'enchante... Vous m'autoriserez bien, n'est-ce pas à rester jusqu'à demain?

HUBERT, interloqué.

Assurément...

ANNA.

Si cela vous dérange le moins du monde, il y a encore un train ce soir... Mais j'y perdrais un plaisir auquel j'attache du prix... Je sais que vous avez une étrangère au château,

madame de Raon... Elle est, m'a-t-on dit, tout à fait de votre intimité, par conséquent, je présume qu'on peut lui révéler qui je suis... Votre femme après tout... Ma présence est au moins aussi naturelle que la sienne.

HUBERT.

Est-ce une critique?

ANNA.

Mille fois non!... Ce serait mal à moi de supposer que vous respectez assez peu vos filles pour les mettre dans une situation louche... Vous êtes à l'âge où un homme peut s'accorder une amie sans que nul y trouve à redire; surtout quand l'amie est, si j'ai bonne mémoire, assez insignifiante; car je rencontrais parfois madame de Raon, quand elle était encore mademoiselle de Mornex. L'ai-je bien jugée?

HUBERT.

Hum!... C'est une personne que nous voyons souvent, et, vous savez, quand on se voit du matin au soir, on ne s'occupe guère de l'esprit qu'on a.

ANNA.

Rien de plus vrai. Elle a probablement des qualites sérieuses?

HUBERT.

Ah oui... Elle a rendu très heureux mon pauvre camarade Raon.

ANNA.

La reconnaissance dont vous entourez sa veuve est touchante!... Madame de Raon est sans doute liée avec vos filles?

HUBERT.

Oui, et je m'en plains un peu... Ces demoiselles ne sont que trop portées à se donner des allures au-dessus de leur âge...

ANNA.

Et l'influence d'une femme qui a ses dents de sagesse n'est pas l'idéal?

HUBERT.

Pas trop.

ANNA.

Pourquoi favoriser leur intimité?... Il serait si simple de ne pas inviter madame de Raon à la campagne.

HUBERT, embarrassé.

J'y ai songé... C'est difficile!... Quand on a mis quelqu'un sur un certain pied, il est toujours délicat de modifier...

ANNA, indifférente.

Oh! j'ai dit cela... N'y attachez pas d'importance... Tenez, ne parlons plus de madame de Raon, vous m'en dites du mal, je finirai par vous croire; j'aurai des préventions contre elle, et jugez combien je serai ridicule si je lui montre la moindre malveillance.

HUBERT.

Et puis, je n'en dis pas de mal... Tout au plus une légère objection...

ANNA.

Bien entendu. (Alice et Thérèse entrent. Anna les arrête d'un geste.) Vous permettez, mesdemoiselles, que je dise un mot à votre père. (A Hubert qu'elle entraine plus loin.) Je compte leur cacher qui je suis. Soyez également discret. Je redoute par-dessus tout les étalages de sentiments, et cela me désolerait de voir le joli souvenir que j'emporterai de ma visite, gâté par une crise inopportune.

HUBERT, amèrement.

Toujours soigneuse de votre précieux repos!

ANNA, riant.

Oui, j'y attache quelque prix. (Haut.) A ce soir!... Je me réjouis de dîner avec vous en famille!

HUBERT.

C'est réciproque.

Il sort.

SCÈNE XI

ANNA, THÉRÈSE, ALICE.

ANNA.

Mesdemoiselles, je ne suis qu'une hôte de passage, il ne faut pas m'abandonner ainsi.

THÉRÈSE.

C'est donc vrai?... Vous comptez nous quitter bientôt?

ANNA.

Demain.

THÉRÈSE.

Oh madame!... Pour longtemps?

ANNA.

J'habite l'étranger... Maintenant quand reviendrai-je en France?

THÉRÈSE.

Vous n'avez personne qui vous y retienne?... Pas d'amis?

ANNA.

Auriez-vous le petit défaut d'être curieuse, mademoiselle?

THÉRÈSE.

Oui, madame... Pas d'amis ?

ANNA.

Pas intimes.

ALICE.

Nous, par exemple !

ANNA, souriant.

Comme il faut se défier des nouvelles connaissances !... Me voici presque prisonnière.

ALICE.

Prisonnière !... Non, madame... Nous mettons plus d'amour-propre à vous conserver.

THÉRÈSE.

Vous resterez de bon cœur.

ANNA, souriant.

Quelle prétention !

THÉRÈSE.

Nous savons qui vous êtes.

ANNA.

Ceci me surprend. Qui pensez-vous que je sois ?

ALICE.

Maman !

ANNA ne peut réprimer un mouvement d'émotion.

Vous dites ?

ALICE.

Maman... Hector l'assure.

ANNA.

C'est vrai ! Je suis votre mère... Une mère qui a été malheureuse la majeure partie de sa vie. Ne me considérez pas comme un monstre si mon cœur est sec, si mon premier mouvement, quand vous m'appelez maman, est de nier.

Elle fond en larmes. Les jeunes filles la considèrent avec étonnement.

THÉRÈSE.

Nous avons beaucoup hésité à venir vous trouver... Pour désirer garder un pareil secret, il faut des raisons bien fortes... Cependant, il me semble que nous usons d'un droit.

ANNA, les attire et les embrasse.

Inutile de vous excuser, c'est fait.

THÉRÈSE.

Il y a longtemps que nous aurions tenté une démarche, si on ne nous avait pas laissé croire...

ANNA.

Quoi ?

THÉRÈSE.

Que vous étiez...

ANNA.

Folle ! On vous trompait... (Avec un sourire triste.) J'ai toujours eu ma pleine connaissance, et quelquefois je m'en serais bien passée.

THÉRÈSE.

Ah bien ! nous devons un fameux cierge aux auteurs de cette fable... Une mère enfermée !... Vous ne savez pas ce qu'il en coûte à ses filles !

ALICE, souriant.

Ajoutons, pour être vraies, que les filles ne perdent pas une occasion de se montrer insensées...

THÉRÈSE.

Parce qu'elles sont découragées... Nous sommes les passagers qui se jettent à l'eau pour échapper au naufrage. Vous nous trouvez en pleine noyade. Seule, notre mère peut nous sauver. Nous vous supplions de ne plus vivre au loin. Qu'on nous rencontre sous la conduite d'une mère, de mal élevées nous passerons sur l'heure pour originales, dans huit jours nous serons d'une vivacité charmante. Ne reculez pas devant notre réputation d'étourdies. Nous promettons d'être dociles. Ah! trop heureuses que vous imposiez votre autorité!

ALICE, à mi-voix.

Marguerite n'a aucune influence sur nous... Ne redoutez rien de ce côté-là.

ANNA, légèrement amère.

Il y a plaisir pour moi qui professe l'horreur des affections conventionnelles à vous entendre calculer si paisiblement.

THÉRÈSE.

Ma mère, ne soyez pas blessée. Quand vous êtes partie, nous étions trop petites. Rien ne survit de ce temps-là. Montrez-vous indulgente pour ce que nous sommes : pas faiseuses d'embarras, pas fausses non plus.

ANNA.

Je viens, en effet, de céder à un mouvement d'humeur très déraisonnable... Pourquoi votre manière exclusivement pratique d'envisager mon retour m'est-elle douloureuse?... C'est injuste. Ne m'en veuillez pas.

ALICE.

Bien au contraire!... Je suis sûre maintenant que vous n'êtes pas indifférente... C'est l'évidence même!... Notre première parole sur la terre a été votre nom : ces souvenirs-là ne peuvent avoir péri. Ce sont eux qui protestent.

ANNA.

C'est pourtant vrai que j'ai écouté vos premiers babillages comme une musique divine... Dans ce temps-là, il n'y avait pas de meilleure mère que moi... Je ne m'occupais guère à décomposer les sentiments pour constater qu'ils sont pétris d'habitude et d'égoïsme. Je vous mangeais de baisers, je veillais près de vos berceaux, je grondais, je câlinais, tout comme une autre. En ai-je formé pour mes fillettes des projets d'avenir!... L'avenir d'alors, nous y sommes : mes filles m'accueillent en demandant un service et moi, qui voudrais le leur rendre, je recule faute de générosité suffisante pour compliquer mon existence.

ALICE.

Maman, vous avez beau dire que les sentiments sont pétris d'égoïsme, ils renferment quelque chose de mieux. Je ne vous donne pas l'affection qu'une mère a droit d'attendre, mais en le constatant je sens un grand vide dans mon cœur et c'est déjà beaucoup. Si vous partiez, je ne vous dirais pas adieu comme à une étrangère.

THÉRÈSE.

Et puis, songez que vous avez mis au monde des créatures qui n'ont pas demandé à naître. Vous leur devez une protection...

ANNA, à Thérèse.

Alice en m'appelant maman, me touche plus que ne feraient les plus beaux raisonnements. S'il était possible de

me retenir, elle accomplirait ce miracle. Mais mon âme n'a plus de ressort!

ALICE, lui sautant au cou.

Ah! maman, maman, maman!... Rappelez-vous les fillettes d'autrefois. Ce sont les mêmes qui vous supplient!

SCÈNE XII

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, très cordiale.

J'apprends une grande nouvelle, madame de Grécourt est ici!

ANNA, l'amabilité même.

Madame de Raon, n'est-ce pas?...

Elles se serrent la main.

MARGUERITE.

Nous nous sommes rencontrées avant mon mariage. Mais j'étais une petite timide qui passait inaperçue.

ANNA.

Pas tant que cela. Je me rappelle fort bien l'avoir vue danser.

MARGUERITE, aux jeunes filles.

Que vous devez être contentes, mes chéries!

ALICE.

Est-ce que ça se demande!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Je réclame à goûter. Le voyage m'a creusé.

THÉRÈSE.

On apporte le thé.

HECTOR s'approche des jeunes filles.

On est satisfait de moi, j'espère?... (Baissant la voix pendant que Marguerite et Anna vont à l'écart.) Eh bien, ça marche-t-il?

Les jeunes filles exposent à voix basse leurs motifs de joie et d'inquiétude.

MARGUERITE, les montrant à Anna.

Sont-elles assez jolies!... Les imaginiez-vous si charmantes?... Alice vous ressemble... N'est-ce pas votre avis?

ANNA, souriant.

Que de questions!... de grâce, n'allez pas si vite... je débarque... C'est toute une affaire de démêler mes impressions.

MARGUERITE.

C'est vrai!... Quand on y songe!

ANNA.

Seize ans!... je suis débordée.

MARGUERITE.

Se trouver mère de famille pour la première fois!

ANNA, un peu sèchement.

Pardon, madame, je l'étais au moins autant avant mon départ... (Reprenant l'air gracieux.) Ma plus grande surprise c'est ce pauvre Hubert.

MARGUERITE.

Il ne vous attendait pas avant quelques jours, je crois.

ANNA.

Non. Il a été tout saisi... Qu'il est donc vieilli!

MARGUERITE.

Réellement? Il me paraît toujours le même... Un peu grisonnant.

ANNA.

Une véritable ruine.

MARGUERITE.

Je n'avais pas remarqué... Après ça, quand on voit quelqu'un tous les jours...

ANNA.

Naturellement... Moi, j'en étais restée à un homme jeune... Il m'a d'ailleurs touchée...

MARGUERITE.

Ah!

ANNA.

Oui... Pauvre diable! Il est en détresse! Nous avons pu avoir quelques difficultés, cela ne m'empêche pas de le bien juger... Voilà un cœur!...

MARGUERITE.

A qui le dites-vous! Je n'ai pas de meilleur ami.

ANNA.

On voit qu'il fait de vous un cas extrême... Il vient de me dire combien vous avez rendu M. de Raon heureux.., J'ai connu M. de Raon... Un bien aimable homme!

MARGUERITE.

Que j'ai beaucoup regretté.

ANNA.

Je comprends... Ne suis-je pas moi-même quelque chose comme une veuve? Avec l'incertitude en plus, car vous me voyez bien indécise.

MARGUERITE.

Sous quel rapport?

ANNA.

Mon mari n'en est plus un pour moi, mais je n'ai pas, comme une vraie veuve, la ressource de le loger au ciel. Hubert est malheureux ici-bas. Je puis le secourir et c'est une tentation devant laquelle mon cœur hésite.

MARGUERITE.

Est-il si malheureux?

ANNA.

Il l'assure. Vous ne le soupçonniez pas?

MARGUERITE.

Mais non.

ANNA.

Je l'ai vu du premier coup d'œil.

MARGUERITE.

Il vous a dit de quoi il souffre?

ANNA.

En partie... et j'avais beau jeu de savoir le reste. Il m'a suffi de le deviner. N'en doutez pas, Hubert est entre les griffes d'une femme, Il lui consacre tout son temps et néglige ses filles qui vivent à l'aventure, ce qui le navre. Si je me chargeais des enfants, Hubert serait ravi, et cette femme aussi, je pense.

MARGUERITE.

Entre les griffes d'une femme! J'y vois clair, et pourtant jamais... Qu'on est donc romanesque en Autriche!...

ANNA.

Qu'on est donc discret en France!

Un domestique apporte une table à thé sur laquelle chauffe un samovar. Les deux groupes de causeurs se réunissent.

ALICE.

Maman, nous autorisez-vous à faire les honneurs du goûter?

ANNA.

Mes enfants, je ne suis rien ici... Rien qu'une maman bien novice... Vous représentez le gouvernement.

HECTOR.

Sans l'ombre de vraisemblance, puisqu'elles brûlent d'abdiquer.

THÉRÈSE, passant l'inspection du goûter.

On aurait pu mettre quelque chose à boire... Par cette chaleur...

HECTOR.

C'est une faute... Je prendrais bien un verre de bière.

THÉRÈSE.

Je vais en demander.

Elle sonne, un domestique parait, elle lui parle bas.

ALICE, occupée à préparer le thé.

Marguerite, aidez-nous, s'il vous plaît.

MARGUERITE.

Volontiers.

Elle rejoint Alice et Thérèse.

ANNA, bas, à Hector.

Vous m'avez attirée dans un fameux traquenard.

HECTOR.

Comment?

ANNA.

Il le demande! Bon apôtre!... A Vienne, il était question d'une simple visite à mes filles... Histoire de les embrasser... Une généreuse inspiration d'Hubert... Ici, les batteries se démasquent : Mon mari ne sait où donner de la tête entre sa maîtresse qui compromet ses filles et ses filles qui poussent à la roue quand la maîtresse les compromet... On veut me mettre sur les bras cette paire de tourterelles qui encombre la cage.

HECTOR.

Vous les prendrez... Leur position fait pitié.

ANNA.

Pourquoi mon mari ne sacrifie-t-il pas sa maîtresse, plutôt que moi ma liberté?

HECTOR.

L'abnégation de deux personnes est plus difficile à obtenir que le dévouement d'une seule.

ALICE, apportant une tasse.

Du thé, maman?

ANNA, acceptant.

Merci.

THÉRÈSE, présentant le sucrier.

Combien de morceaux?

ANNA.

Deux.

MARGUERITE, survient avec une assiette.

Un petit gâteau?

Les trois femmes restent groupées autour d'Anna.

ANNA, en choisit un. A Marguerite.

Trop aimable!... Vous ne sauriez croire, madame, combien il est utile qu'on me fasse si gentiment les honneurs.

MARGUERITE.

Utile?

ANNA.

C'est me rappeler que je suis une étrangère... (Regardant ses filles.) Tout à l'heure, je l'avais presque oublié.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, HECTOR.

Hector et Hubert achèvent une conversation. Hector assis sur le billard devant Hubert affaissé dans un fauteuil et fumant une pipe.

HUBERT.

Mon cher, ce que tu m'apprends là m'ennuie extrêmement.

HECTOR.

Comment, il t'est désagréable de ne pas être cocu ?

HUBERT.

Si c'était à faire, je ne demanderais certes pas à l'être... mais c'était chose soi-disant faite... Il n'y avait pas à y revenir... Est-ce que je m'en portais plus mal ?

HECTOR.

Tu avais passé l'éponge... Je me rappelle que dans le moment tu n'étais pas si crâne.

HUBERT.

Naturellement, je me suis fait un peu de bile... En somme,

si on veut y regarder de près, j'ai été trompé... Pas de la façon que je croyais, mais trompé tout de même.

HECTOR.

Tu y tiens?

HUBERT.

Evidemment, j'y tiens!... Tout cela présage un tas d'ennuis avec Anna... Tu ne devines pas ce qui la pousse à proclamer son innocence?... C'est un coup monté... Elle commence par toi, elle finira par moi... Si au moment de partir elle s'attendrit et soupire que seul j'ai été infidèle, ce sera coquet!... Elle aura beau jeu pour me colloquer une foule de responsabilités dont je me dispenserais bien : l'avoir fait passer pour folle, ce qui nuit à l'avenir de mes filles; héberger presque continuellement ma maîtresse, ce qui n'est pas non plus sans inconvénients... Je serai forcé de filer doux... C'est là qu'elle m'attend pour m'offrir un gentil petit pardon!... Vois-tu ça, qu'elle se jette à mon cou!... Il y aurait de quoi me faire filer au bout du monde.

HECTOR.

Pour te cacher... Car il n'y a pas de doute, elle a le beau rôle... C'est ta mauvaise conduite qui l'a déterminée à fuir...

HUBERT.

Eh! Ne pouvait-elle pas endurer quelque chose?... Elle avait des enfants... On ne déserte pas ainsi son poste pour une piqûre d'amour-propre.

HECTOR.

Tu te contentes de peu... Elle t'aimait.

HUBERT.

Si tu l'avais entendue hier... Il y a seize ans qu'elle ne m'avait vu, elle s'est moquée tout le temps.

HECTOR.

Preuve qu'elle ne t'aime plus... Mais quand tu la trompais, c'était de la passion...

HUBERT.

De la passion, celle-là !... Allons donc !... Elle parle de ses filles, du passé, des hommes qui lui ont fait la cour, avec un flegme !... C'en est irritant !... D'abord, nous savons quelle a été sa conduite à Vienne : irréprochable... Si elle avait pour deux liards de cœur, on en aurait vu de belles !

HECTOR.

A force d'énergie, elle se dompte au point d'être impassible... Le stoïcisme n'habite que les âmes passionnées.

HUBERT.

Qu'en sais-tu?... Et puis, où veux-tu en venir? A constater que si tout marche à la diable chez moi, j'en suis cause!... Très bien... Mettons que ce soit vrai... Crois-tu que c'est agréable à se dire?... J'ai une conscience, tout comme un autre.

HECTOR.

Le cri de ta conscience, c'est que ta femme devrait avoir tous les torts.

HUBERT.

Eh bien! oui, là!... D'ailleurs, tu l'admires beaucoup, ma femme... Hier, à dîner, tu la couvais des yeux... Tu l'as trouvé amusant ce dîner?

HECTOR.

Au possible!... Ton air gauche contrastait si drôlement...

HUBERT.

Avec la spirituelle aisance d'Anna... Sacredié, il fallait l'épouser, puisqu'elle te semble si délicieuse!...

HECTOR.

J'ai essayé... Elle t'a donné la palme.

HUBERT.

Hein?... Tu l'as demandée en mariage?... Pourquoi m'en avoir toujours fait mystère?...

HECTOR.

Au fait, il n'y a plus guère de danger à te le dire : j'ai assiégé ta femme, je l'ai ce qui s'appelle battue en brèche, sans qu'elle ait jamais manifesté la moindre envie de te trahir... Si tu ne m'avais pas laissé croire qu'elle était folle, je l'aurais suivie à Vienne. A l'heure qu'il est, tu serais peut-être moins embarrassé d'avoir tous les torts.

HUBERT, riant.

Comment, comment, comment!... Ah! je m'explique maintenant bien des petites choses!... Et moi qui t'expédie à Vienne négocier un traité d'alliance!... Pardon de t'avoir rendu un peu ridicule, mon pauvre ami!

HECTOR, riant.

Revanche tardive, mais légitime!

HUBERT.

Tu as dû bien souffrir?...

HECTOR.

Quand ça?... Autrefois?...

HUBERT.

Non, la semaine dernière, quand je t'ai proposé de me la ramener.

HECTOR.

Pas du tout... je n'ai plus pour elle qu'une amitié pai-

sible... C'est vous qui m'êtes chers : tes filles et toi, gros ingrat!... Vous m'avez donné un foyer, vous avez été la famille d'un vieux célibataire... Tiens... tu devrais te réconcilier tout à fait avec ta femme!

HUBERT.

Pour compléter ton intérieur?

HECTOR.

Fi!... Tu es incapable de comprendre un bon sentiment.

HUBERT.

Pourquoi alors?

HECTOR.

C'est le seul moyen de rendre une mère à tes filles.

HUBERT.

Ah bien, oui!... Elle m'a carrément déclaré qu'elle ne veut pas s'en occuper.

HECTOR.

Raison de plus pour l'y forcer en lui enlevant tout prétexte de s'en aller... Serais-tu donc si à plaindre?... C'est une femme idéale!

HUBERT.

Merci!... J'ai pour Marguerite une affection toujours jeune, cela vaut mieux que rajeunir une ancienne affection.

HECTOR.

Songe à tes filles!

HUBERT.

Pardi, j'y songe!... Malgré la conviction que leur mère était coupable, je consentais à la leur rendre. N'est-ce rien, cela?

HECTOR.

Si, mais...

HUBERT.

C'est tout ce que je puis faire. Marguerite a trompé son mari pour moi!

HECTOR.

Oui, mais ta femme a refusé de te tromper avec moi.

HUBERT.

Le beau mérite qu'elle a eu!... Tandis que Marguerite m'a tout sacrifié, cela demande bien un peu de retour. Du reste, mes filles l'adorent... (Il s'approche du vitrage et montre un objet dans le parc.) Regarde... justement Thérèse et Marguerite se promènent ensemble... Thérèse pourrait tenir compagnie à sa mère... Mais non, elle préfère Marguerite. Vois comme elles ont l'air bonnes amies.

HECTOR.

J'allais dire, au contraire, qu'elles échangent des propos désagréables... Et je le maintiens... Marguerite est furieuse... Heureusement, Thérèse a bec et ongles... Se démène-t-elle, la petite enragée!...

HUBERT.

Tu rêves!... Ah! les voilà qui tournent derrière un massif. Thérèse riait, ma parole, elle riait quand je l'ai perdue de vue.

HECTOR.

Grand bien vous fasse à tous!... Le plus clair de l'histoire, c'est que je repars aujourd'hui pour Vienne avec ta femme.

HUBERT.

Dois-je le permettre après ta confidence?

HECTOR, se prépare à sortir.

Serin, va!... je te livre à tes réflexions... Qu'elles soient salutaires !

HUBERT.

Jamais, jamais, jamais !...

Hector hausse les épaules et sort.

SCÈNE II

HUBERT, seul.

Ainsi, je ne l'étais pas !... C'est bizarre! je me sens déséquilibré... Quand on a vécu pendant des années se croyant quelque chose, même quelque chose de pas glorieux, et qu'on se découvre subitement le contraire, on est dépaysé... Ah oui, si ce bon Hector se figure m'avoir fait plaisir, il tombe à côté...

SCÈNE III

HUBERT, MARGUERITE

MARGUERITE, hors d'haleine.

Ah! mon ami, j'ai des compliments à vous faire!... Je n'en puis plus, j'ai chaud, je suffoque!... Si je m'y attendais!...

HUBERT.

A quoi?

MARGUERITE.

Vous m'avez fourrée dans de jolis draps!

HUBERT.

Comment?

MARGUERITE.

J'ai été assez sotte pour vous encourager à inviter votre femme. M'en voilà bien récompensée!

HUBERT.

Que lui reprochez-vous?

MARGUERITE.

Ce n'est pas elle... J'aimerais mieux que ce fût elle!... Au moins je n'aurais pas le chagrin de voir des personnes auxquelles j'ai pour ainsi dire servi de mère, se mettre contre moi d'une façon scandaleuse.

HUBERT.

Enfin qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Je me promenais au jardin... Thérèse est venue me rejoindre et sans autre préambule, elle m'a mise en demeure de filer d'ici... Elle suppose, la charmante enfant, que ma présence gêne sa mère... Si je disparaissais, madame de Grécourt n'hésiterait probablement pas à s'installer chez vous... Entre elle et moi, ces demoiselles ont opté... Si je m'obstine à rester, on me rendra la vie dure, on me tournera le dos, j'en suis prévenue.

HUBERT.

Thérèse s'est permis...

MARGUERITE.

Elle m'en a dégoisé bien d'autres !... J'en cache la moitié, par égard pour moi-même.

HUBERT.

Mais alors, mes filles savent ce qui en est de nous deux ?

MARGUERITE.

Il paraît.

HUBERT.

Vous prétendiez le contraire !...

MARGUERITE.

J'ai menti, à présent... Si c'est votre façon de me soutenir, il me reste à faire mon paquet.

HUBERT.

Oh ! ne nous disputons pas !... Ce qui arrive est assez ennuyeux !...

MARGUERITE.

Madame de Grécourt part dans une heure... Thérèse m'a donné une demi-heure pour me décider.

HUBERT.

Ça dépasse la permission !... je lui donne cinq minutes pour vous présenter ses excuses.

MARGUERITE.

Faites la commission vous-même... Je vous promets une séance agréable !

HUBERT.

Qu'elle ne s'avise pas de me manquer de respect, je la fourre au couvent !

MARGUERITE.

Autant me mettre en prison... Si vous chassez vos filles à cause de moi, le monde me jugera très sévèrement... Je trouverai partout des visages de bois.

HUBERT.

Alors que faire ?

MARGUERITE, prête à pleurer.

Pour un rien, j'irais me jeter à l'eau !

HUBERT, l'embrassant.

Allons donc !... Parce que cette pécore montre les dents !... Nous trouverons une solution plus gaie... Je divorcerai et nous nous marierons... J'avais toujours reculé par crainte du scandale, mais scandale pour scandale, celui-là nous tire d'affaire.

MARGUERITE.

J'y laisserai de mes plumes... Thérèse me couvrira de boue... Cette fille-là, je ne l'avais pas encore vue sous son vrai jour... C'est un démon !

HUBERT, rêveur.

Qu'il serait pourtant facile à ma femme de nous tirer d'embarras !

MARGUERITE, ironique.

Comptez-y !

HUBERT.

D'un mot elle apaiserait tout.

MARGUERITE.

Attendez qu'elle le dise !

HUBERT.

Laissons-la partir... Sa présence encourage mes filles...

Nous en viendrons plus facilement à bout quand elles se sentiront seules.

MARGUERITE.

Je vais m'enfermer dans ma chambre... Aussitôt après le départ, vous me raconterez les adieux...

HUBERT.

Surtout, ne vous désolez pas !...

Marguerite sort par la droite avec un geste éperdu.

SCÈNE IV

HUBERT, ALICE.

ALICE, entre par la gauche.

C'est maman qui était avec vous ?

HUBERT, brutal.

Non.

ALICE.

Je croyais...

HUBERT.

Tu écoutes aux portes maintenant.

ALICE, souriant.

Si j'écoutais aux portes, je saurais avec qui vous étiez... j'ai entendu qu'on parlait haut, et comme j'hésitais à entrer, il m'a semblé qu'on sortait.

HUBERT.

Alors, du moment qu'on se dispute, je suis avec ta mère?

ALICE.

Je n'ai pas dit cela.

HUBERT.

Vous en dites bien d'autres, ta sœur et toi.

ALICE.

Quoi donc, mon Dieu ?

HUBERT, embarrassé.

Hum !... Cela va finir, n'est-ce pas ?

ALICE.

Expliquez-vous, papa... je ne comprends pas.

HUBERT.

Tu comprends à merveille, et si tu as besoin d'explications, va en demander à Thérèse.

ALICE.

C'est elle que vous grondiez ?

HUBERT.

Ça ne te regarde pas !... Et tu peux ajouter à Thérèse que je suis excessivement blessé de sa démarche... Je ne lui donne pas de conseils, mais si elle a un peu d'esprit, elle saura ce qui lui reste à faire.

ALICE, regardant malignement son père en dessous.

Que lui reste-t-il à faire ?... On peut bien me le dire, je ne suis pas Thérèse.

HUBERT.

Je ne... hum !... J'entends être ici chez moi.

ALICE.

Vous y êtes, papa...

HUBERT.

J'en ai la prétention... Ceux qui l'oublient n'ont qu'à se bien tenir ! Mets cela dans ta poche... Thérèse a parlé en ton nom et au sien, par conséquent vous vous partagiez les risques...

ALICE, avec fermeté.

Eh bien, papa, j'en accepte ma part... Ce que vous reprochez à Thérèse, je l'ai encouragée à le faire...

HUBERT.

Tu as l'audace...

ALICE.

Je suis tellement sûre de bien agir que je n'ai pas la moindre crainte... Thérèse et moi nous avons beaucoup souffert, papa... Jusqu'ici nous courbions la tête, parce que nous pensions ne pas avoir de mère. A présent qu'elle est venue, nous la garderons à tout prix... La preuve qu'en le faisant nous usons d'un droit sacré, c'est que vous n'avez pas osé dire ce que vous reprochez à Thérèse. Maintenant encore, vous ne le pourriez pas !... Cela me fait plaisir !... Il y a des choses qui crèvent les yeux chez nous et qu'on se respecte encore trop pour constater.

HUBERT, consterné.

Alice, ma pauvre enfant, je ne suis pas un méchant homme... Mais tu veux juger les personnes d'un certain âge avec ta jeunesse... Enfin, je t'assure, cette guerre au couteau... Vous avez tort !... La maison va devenir un enfer !

ALICE.

Elle l'est depuis longtemps, papa !

HUBERT.

Pour vous !... C'est une honte !... On m'assurait du con-

traire... J'aurais dû y veiller... (Il prend Alice dans ses bras, l'embrasse et la caresse.) Pardon, mes enfants, de vous avoir humiliées.... Mais vois-tu, ma petite, ne suis-je pas bien puni en vérifiant à quel point vous m'êtes peu attachées ? Entre une mère que vous connaissez à peine, et moi qui ne vous ai jamais quittées, si vous hésitiez seulement une seconde !... Pas de danger ! Vous courez à elle ! Oh, je l'ai mérité !... Vous allez là où vous entrevoyez le salut... Moi-même je me rends justice : si votre mère est ici, c'est moi qui l'y ai appelée... prêt à lui donner mes filles pour leur bien... Ça me fait tout de même de la peine que mes filles se précipitent si facilement dans le chemin que je leur ouvre pour s'éloigner de moi.

ALICE

Fermez-le, papa !... Qu'est-ce que Thérèse demandait qui vous a tant fâché ? Précisément cela : ne pas perdre maman, sans nous séparer de vous.

HUBERT

Je ne suis plus fâché : dis-le à ta sœur... C'est votre droit de vous défendre.

ALICE.

Contre vous !

HUBERT

Je suis sans défense contre moi-même !... cherchez un refuge près de votre mère.

ALICE

Elle ne l'offre pas !... Nous voyons bien que son cœur est touché, mais un obstacle inconnu nous en éloigne... C'est pour la retenir que nous tentions l'impossible !... L'impossible !... (Regardant son père avec une inquiétude câline.) Est-ce bien certain ?

HUBERT.

Oui, mon enfant... Tu ne sais pas ce qu'il y a de faiblesse dans les vieilles âmes qui se cramponnent à la vie, au lieu de se préparer noblement à la quitter... N'insiste pas... D'ailleurs, vous êtes dans l'erreur en supposant que ma femme reprendrait sa place dans ma maison... Elle est encore moins disposée à l'accepter que moi à la rendre... Nous sommes à jamais désunis.

ALICE.

Pourtant, à dîner, assise en face de vous, elle riait si naturellement...

HUBERT.

Signe que nous ne comptons plus l'un pour l'autre.

ALICE.

L'irréparable vous rend bons amis?

HUBERT.

Tout juste!...

Un silence.

ALICE.

Que deviendrons-nous?... L'existence d'hier n'est plus possible aujourd'hui!

HUBERT.

Suppliez encore votre mère... qu'elle vous emmène!... Si elle refuse, eh bien, je vous autorise à partir demain pour la rejoindre à Vienne... Là-bas, quand vous lui direz que vous me fuyez, la conjurant de ne pas vous renvoyer dans un milieu qui vous froisse... elle aura pitié!

ALICE.

Nous sommes à plaindre, en effet. C'est à qui se débarrassera de nous!

HUBERT.

Voilà que tu exagères!... Tout le monde vous aime... Vois-tu, quand il y a quelque chose de détraqué dans un ménage, les enfants sont les premiers à en souffrir... C'est une loi... que la Providence... pour le châtiment des parents...

ALICE, ironique.

Inflige aux enfants qui n'ont rien fait.

HUBERT.

A quoi t'avancera de récriminer?... Je te laisse... Aie bon espoir!... Ta mère... telle que je la connais, vous l'attendrirez... Traitez avec elle... vous avez carte blanche.

Il sort avec un petit adieu de la main, très amical.

SCÈNE V

ALICE, seule.

C'est-à-dire un billet de chemin de fer pour aller aux antipodes!... (Elle tombe sur une chaise, la figure dans les mains, pleurant.) Mon Dieu, sommes-nous malheureuses!... Orphelines, avec le souvenir de parents qui nous auraient tendrement aimées, nous serions moins seules et plus protégées qu'entre ce père et cette mère, très vivants, mais qui nous considèrent comme des trouble-fête... Enfin, ce n'est pas l'heure de se désoler!... Il y aura temps pour cela, et avec abondance!... (Elle se lève.) Une dernière fois, je vais tenter la chance auprès de maman... Elle semble m'accueillir mieux que Thérèse... Pauvre Thérèse, elle a déjà payé de sa personne ce matin... A mon tour de subir un échec...

SCÈNE VI

ALICE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *venant du parc.*

J'en arrive... O ma chère !

ALICE.

L'entrevue a été chaude... On m'a dit ça.

THÉRÈSE.

Marguerite ?...

ALICE.

Non. Papa qui venait d'entendre ses doléances... Remercie le ciel qu'il m'ait rencontrée d'abord.

THÉRÈSE.

Il était furieux?

ALICE.

Je t'en réponds! Pourtant il s'est montré bon homme. Honteux et peiné de notre clairvoyance. Il te fait dire qu'il ne t'en veut pas.

THÉRÈSE.

Victoire alors!... Il admet que Marguerite ne peut plus vivre ici?

ALICE.

Sous ce rapport, rien à espérer... Papa dit qu'à son âge les affections paraissent plus précieuses qu'au nôtre... Enfin, pas question de renoncer à Marguerite... Il le déplore, mais il y tient.

THÉRÈSE.

Que fait-on de nous?

ALICE.

Récompense honnête à qui nous adoptera... Si tu étais entrée deux secondes plus tôt, tu me trouvais pleurant comme une Madeleine. Il faut un cœur solide pour entendre ces choses-là sans broncher.

THÉRÈSE.

Bah! On ne peut pas nous perdre dans les bois comme le Petit Poucet!

ALICE.

Soit; mais on nous loge avec une belle-mère qui nous rendra malheureuses comme Cendrillon. Du reste, on nous laisse libres de ne pas accepter cette infortune.

THÉRÈSE.

En quoi faisant?

ALICE.

En nous imposant à maman... Si elle se dérobe, comme c'est à craindre, papa nous conseille de la suivre à Vienne pour nous jeter à ses pieds... Peut-être, à la vue de ses enfants fugitives et suppliantes, se laissera-t-elle fléchir.

THÉRÈSE, riant.

Ce n'est pas déjà si mal imaginé!... Sois sûre que Marguerite a dû souffler l'idée à papa.

ALICE.

Cela te fait rire, toi, qu'on nous envoie mendier un asile.

THÉRÈSE.

Je ris de l'invention... Quant à la chose elle-même, je la

trouve lamentable, mais prévue... Et puis, c'est assez malin pour réussir, et dame, à la suite de mon empoignade avec Marguerite, tout ce qui peut nous éloigner d'elle me sourit... Elle m'en a dit!... Et je te prie de croire que je n'ai pas été muette non plus... J'étais dans un tel état qu'il m'a fallu marcher un quart d'heure pour me remettre... Mes dents claquaient de rage... Je me croyais douce, patiente... N'empêche qu'elle en a entendu de fortes!...

Anna entre.

SCÈNE VII

ALICE, THÉRÈSE, ANNA.

ANNA, à Thérèse.

De très fortes!... Madame de Raon sort de chez moi!... Quand vous vous y mettez, ma petite Thérèse!... Lui proposer de déguerpir pour que je trouve la maison attrayante et m'y installe!...

THÉRÈSE.

Nous avons bien cherché ce qui vous déplaisait ici...

ANNA embrasse Thérèse.

Ce n'est pas vous, sûrement!... Elle vient de me parler sans beaucoup de ménagements, cette bonne Marguerite.

THÉRÈSE.

Oh ça!... je m'en rapporte!...

ANNA.

Elle m'accuse d'être l'âme de vos noirs complots, quand, au contraire, si quelque chose m'enthousiasme en eux, c'est ma complète innocence. Elle s'en est aperçue et en a profité pour frapper plus juste.

ALICE.

De quelle façon?

ANNA.

En disant du mal de vous.

THÉRÈSE.

Quel mal?

ANNA.

Vous êtes sans cœur, dépourvues de nobles sentiments, et je puis m'attendre aux pires déceptions.

ALICE.

Vous avez répondu?

ANNA.

En la remerciant, avec une effusion très ironique, de me montrer un danger.

ALICE.

Oh! c'est gentil de ne pas y croire.

ANNA.

J'y croirais... On ne se défend pas quand on est triste à pleurer... Je songe à votre jeunesse humiliée, à cette science du mal qui renferme à vos yeux le secret de la vie... Je pense qu'au lieu d'une maman pour vous chérir, vous aviez une camaraderie odieuse...

Les jeunes filles tombent dans ses bras.

THÉRÈSE.

Vous ne nous abandonnerez pas?

ANNA.

Non, certes!... Votre père m'a proposé de vous prendre... J'accepte... Dans une heure, au lieu de partir seule, je vous emmène.

ALICE.

Maman ! Ah ! quel bonheur ! (De nouveau les jeunes filles se jettent au cou de leur mère, qui les écarte avec un sourire un peu triste.) N'êtes-vous pas contente de nous voir heureuses ?

ANNA.

Si je pouvais l'être avec vous !...

THÉRÈSE.

Pourtant vous redevenez notre mère...

ANNA.

Ma chère Thérèse, vous êtes dans la peine, et je n'hésite pas à vous sauver. J'ai tué dans mon âme beaucoup de sentiments très doux, mais en tâchant d'épargner la bonté... A ce point de vue, vous trouverez en moi, soyez-en sûres, une véritable mère... Je suis comme les vieux saules creux : le bois mort du cœur n'empêche pas les branches de verdir et les oiseaux d'y trouver un abri...

ALICE, douloureusement.

Ainsi vous nous prenez rien que par charité

ANNA.

La charité qui consiste à offrir sa vie, à consacrer son âme, il n'y a pas d'humiliation à l'accepter, croyez-le, mes enfants... Et puis, sait-on ce que deviendra mon cœur auprès de vous ?... Il est entre vos mains, bien sec en apparence, trop tendre au fond... Las de son abandon, tenté, lui aussi, d'accepter la charité !... (Souriant.) Je vous livre un secret...

THÉRÈSE.

Nous saurons en tirer parti... Au premier abord, dans notre contentement d'être secourues, nous avons dû vous

paraître égoïstes... Mais nous n'en sommes pas restées là... Tenez, Alice et moi étions prêtes à nous sauver de la maison pour vous rejoindre à Vienne et vous supplier, les mains jointes, de nous garder... Est-ce du pur égoïsme?

ANNA, *enchantée.*

Vous aviez résolu cela?... Vous aussi, Alice?

ALICE, *honteuse, jetant à Thérèse un regard mécontent.*

Oui.

ANNA.

Eh bien! vous m'apparaissez sous un jour nouveau... Ah! têtes folles!... C'était vous brouiller avec votre père!... Mais vous aviez confiance en moi et, voyez, il n'y a pas tant à faire pour me conquérir... Laquelle de vous deux a eu la première cette idée hasardeuse? (*Silence embarrassé.*) Allons, je ne le saurai pas... Me voilà forcée à partager mon admiration... Et puis, le moment d'agir est venu. (*Souriant.*) Impossible de prolonger notre séjour ici, après votre empoignade avec madame de Raon. Thérèse, cherchez votre père et amenez-le-moi, que je lui annonce nos grandes résolutions.

THÉRÈSE.

J'y vais.

Elle sort.

SCÈNE VIII

ALICE, ANNA.

ANNA.

J'envoie Thérèse plutôt que vous. Dans votre petite association elle m'a l'air d'être le Ministre des affaires étrangères... C'est elle qui s'est chargée d'affronter madame de Raon.

ALICE, riant.

Ministre de la guerre alors... Ce matin, nous nous étions partagé la besogne. Pendant qu'elle expédiait Marguerite, j'essayais de convaincre papa.

ANNA.

Sans succès?

ALICE.

Il a témoigné le regret d'être faible...

ANNA.

Bien décidé à ne pas devenir fort?

ALICE..

Ajoutant que s'il rompait avec Marguerite, ce ne serait pas une raison pour vous retenir.

ANNA.

Il disait vrai... Alors vous n'avez plus espéré qu'en moi?

ALICE.

Dans mon découragement je ne comptais plus sur personne... Je suis trop jeune ponr comprendre ce qui vous éloigne de nous; mais retrouverons-nous jamais cette maman qui nous berçait toutes petites, et qui a tant pleuré en nous quittant?... Pourquoi cela vous fait-il plaisir qu'on vous appelle maman, quand, au fond, vous l'êtes si peu?

ANNA.

Pourquoi, lorsque je détruisais en moi ce qui aime, n'ai-je pas réussi à tuer ce qui souffre?... L'un n'existe plus, l'autre s'attendrit encore pour un mot.

ALICE.

La bonté a survécu dans votre cœur. Vous le dites, et on n'a qu'à regarder vos yeux pour le croire... Être bon, n'est-ce pas une façon d'aimer ?

ANNA.

C'est aussi, chez les orgueilleux, une façon hautaine de rendre à la vie le bien pour le mal.

SCÈNE IX

ALICE, ANNA, HUBERT.

HUBERT, *affectant un air tres délibéré.*

Thérèse m'apprend, chère amie, qu'on dévalise ma maison ?... Vous emmenez ces fillettes pour quelque temps ?...

ANNA.

Vous m'y avez engagée.

HUBERT, *empressé.*

Oui, oui, certainement... J'ai toujours désiré qu'elles voient du pays... Les voyages forment la jeunesse ! Comptez-vous encore partir aujourd'hui ?

ANNA.

Plus que jamais... On attelle. Ces petites vont emballer rapidement ce qui leur est nécessaire pour me suivre...

HUBERT.

On leur expédiera le reste.

ALICE, timidement.

A tout hasard, nous avons passé la nuit à faire nos malles... Tout est prêt. (Souriant.) L'idée vient de Thérèse.

ANNA.

Portez-lui mes félicitations...

Alice la regarde, regarde son père sourit et s'en va.

SCÈNE X

ANNA, HUBERT.

HUBERT.

Merci, Anna, merci... Pas en mon nom, bien entendu... Mais au nom des enfants... Elles étaient réellement abandonnées... Ah vous me tirez d'une bien cruelle épreuve!

ANNA, très aimable.

Heureuse de vous rendre service.

HUBERT.

Un fier service!... Il devenait tellement impossible de conserver ici cette jeunesse, que si vous l'y aviez laissée, j'avais imaginé un petit stratagème. Un beau matin Alice et Thérèse débarquaient à Vienne, fuyant la maison paternelle pour implorer votre protection... Vous n'y auriez pas résisté!...

ANNA.

C'est vous qui avez trouvé cela?... Allons donc!

HUBERT.

Ma parole!

ANNA.

Vous le leur avez proposé?

HUBERT.

Tout de suite... Pour les calmer... Elles étaient d'une agitation!

ANNA sourit avec tristesse.

Voyez, je m'inquiète de tout...

HUBERT.

Vous prenez au sérieux votre rôle de mère.

ANNA.

Trop, peut-être... Si mes filles manquaient de confiance... Qui sait?... je serais capable d'avoir du chagrin.

HUBERT.

Elles ne seront pas ingrates... quoiqu'elles me plantent là sans abuser des regrets... Il faut être de bon compte : je n'en mérite guère.

ANNA.

Oh! vous en mériteriez!... si l'on n'aimait que pour être payée de retour!...

Le cœur gros, elle se dirige vers le vitrage du fond, et regarde dans le parc.

HUBERT, à part.

Bon! je n'y échapperai pas!... Voici la révélation de son innocence... La flèche de Parthe!... Tenons-nous bien!...

ANNA revient brusquement.

On a oublié de prévenir Hector que j'emmène les enfants... Il devait m'accompagner, mais à présent que nous sommes en nombre, je n'ai plus du tout besoin qu'il se dérange... Soyez assez aimable pour aller l'avertir.

HUBERT, étonné.

Volontiers.

Il s'éloigne.

ANNA, le rappelant.

Mon ami, c'est probablement la dernière fois que nous sommes seuls. Quittons-nous bien. Je ne garde contre vous aucune espèce de sentiment pénible. Donnez-moi la main et adieu.

HUBERT lui donne la main.

Adieu... Anna, moi non plus, je... Le passé est effacé...

ANNA.

C'est entendu!... Quand vous désirerez voir vos filles, demandez-moi l'hospitalité. J'ai accepté la vôtre, ainsi ne faites pas de façons. Adieu.

HUBERT, indécis.

Je vais donc avertir Hector. (Fausse sortie.) Vous m'avez bien tout dit?

ANNA.

Pour Hector?... Mais je compte qu'il va descendre et, s'il est aimable, nous conduire à la gare...

HUBERT.

Il s'agit bien de lui!... je parle pour moi... Vous n'oubliez rien?...

ANNA.

Rien que je sache... Si vous voyez quelque chose...

HUBERT.

Nous allons nous séparer comme cela... sur un simple adieu... sans une parole de...

ANNA.

Hubert, nous pouvons vivre l'un sans l'autre... Des phrases n'empêcheront pas cette vérité d'être éclatante... Moi qui croyais vous être agréable en tournant court.

HUBERT.

Tenez, vous êtes méchante de ne pas vouloir comprendre... Quand une femme innocente se donne pour coupable à son mari, qu'elle le couvre d'un faux ridicule, qu'elle se plaît à l'écraser sous un déshonneur fictif, le moins, c'est qu'elle lui rende la tranquillité lorsqu'elle ne l'aime plus... Or, vous ne m'aimez plus!... Eh bien, avant cet adieu tout sec, vous deviez me dire : « Hubert, je ne vous ai jamais trompé! » et ajouter pourquoi.

ANNA, souriant.

Pourquoi je ne vous ai jamais trompé?

HUBERT.

Hé non!... Pourquoi vous vous êtes laissée accuser faussement.

ANNA.

Ainsi vous savez... Mon Dieu, qu'Hector est donc bavard!... Je suis désolée, ayant à ma portée un moyen si facile de vous être agréable, que l'idée ne m'en soit pas venue... On ne pense pas à tout!... Et vraiment, cette histoire de ma vertu semble si peu importante!...

HUBERT.

Peu importante!... Pour moi, passe!... Vingt ans après, on s'est fait une philosophie. Mais pour vous!... Il y a des hontes qui restent la vie entière.

ANNA, mélancolique.

Ma vie s'est refusé toute douceur par dégoût de ces hontes, et voyez, l'heure venue de m'en laver une bonne fois, je n'y pense même pas!... C'est beau de dompter sa nature!... Mais vous, votre philosophie, quoique vieille de vingt ans, n'a pas l'air trop dédaigneuse des petits secours.

HUBERT.

A quoi bon faire le fier?... Non, je ne refuse pas un peu d'aide... et une parole affectueuse, en vous en allant, eût été bien accueillie... Anna, je ne suis pas heureux... Si vous étiez moins indifférente, je vous le cacherais... Mais que suis-je pour vous? Moins que rien... Sachez-le donc, Marguerite n'est pas l'amie qu'il me faudrait... Vous l'avez vue... Vous me voyez... Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en dire plus long...

ANNA.

Je suis restée honnête et ma satisfaction est médiocre; vous avez servi vos passions, et votre félicité est mince... Mon pauvre ami tous les chemins mènent à Rome... Je vous plains, plaignez-moi... Je n'ai pas vécu plus seule dans mon abandon que vous dans vos intimités... Il pleut du ciel des croix qui ne choisissent pas les épaules...

HUBERT.

J'entends les petites.

ANNA.

C'est le départ...

Alice et Thérèse arrivent en toilette de voyage.

SCÈNE XI

ANNA, HUBERT, THÉRÈSE, ALICE.

THÉRÈSE.

Nous voilà prêtes.

ALICE.

Je crois que la voiture avance... Papa, il faut nous dire adieu.

Hubert embrasse tendrement ses filles.

HUBERT, *avec émotion.*

J'abandonne peut-être sottement mon unique ressource...

ANNA.

J'étais un hôte dangereux... Vous le constatez bien tard... Mon cœur arrivé pauvre s'éloigne à peu près riche. Hubert, merci encore de votre gracieuse invitation.

Elle fait passer ses filles, et tous se dirigent vers la sortie.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5184-2-93. — (Encre Lorilleux).